

# Crocrodile

Jean Figierou

J'aime quand tu parles, tu parles pas, tu manges la langue. Et la recraches en la suçant. Elle est plus jolie quand elle sort de ta bouche. Elle est toute fondue de tendresse.

L'heure pleure. Elle pleure même à chaudes larmes. Il pleut tellement que j'en ai même honte. Les nuages sont en pagaille. Tu sais, il... C'est la Sainte Fleur aujourd'hui. Mais il pleut de l'eau, pas des roses, du temps vague bouffi au brouillard. Jeudi 5 octobre. L'heure est trop tôt aussi pour se lever ! Peut-être fait-elle la grasse matinée avec toi mon amour. Tu dormais et je t'éveille. C'est un peu comme si je t'écartais la vie. J'ai honte. Je raccroche.

\*

Je, je t'ai prise au soleil, tu étais couleur d'automne. J'ai remonté toutes les saisons de bonheur. On ne se fait jamais au bonheur.

J'ai peur, je tremble, je suis frémi. Tout en émoi de sentiment. Sera-t-il à la hauteur de sa beauté ? D'elle, la peur est en lui. Sera-t-il capable ? La peur est en lui. C'est si fragile la beauté. Il suffit d'un rien pour l'insulter et qu'elle se fane sur pied. Oh ! Je serais si fière de la rendre heureuse. J'aurais tellement honte si je ne lui portais pas le bonheur, si je n'étais pas à la hauteur. C'est comme une dette d'honneur. Et l'on doit toujours honorer sa dame. L'échec me châtré d'avance.

Parfois, souvent, tout le temps, je me demande comment tu fais pour vivre sans dépit, toute bouffée de bonne humeur avec un mari si vieux et toi qui es si jeune. Tu ne connais pas le dégoût ? C'est un peu comme si la vieillesse gangrenait ta vie.

— Tais-toi !

\*

Pourvu que le facteur ne tarde pas trop. Il faut qu'elle le reçoive dans le jour. Demain ce sera plus pareil. Comme réchauffé avec un goût de cigarette froide dans la bouche.

Tu sais je viens de te quitter. C'est sot. Je sais. Mais j'ai dû partir. J'étais en overdose d'amour. J'étais folie. Tout en décès. Je t'ai vue. Je t'ai sentie. Je t'ai regardée, je t'ai embrassée. Ça brûlait dans mon ventre. Je t'ai regardée. Je t'ai regardée parce que je voulais être toi. Je t'ai regardée intense. À te perdre. Et j'ai vu l'amour. Sais-tu ce que j'ai vu derrière l'amour ? L'amour.

L'amour tout nu. Entièrement nu. J'étais à bout de souffle. Ça cognait si fort. Un nuage se tordait dans le ciel. Pas un mot n'est tombé. Silence noir. Gêne nucléaire. Explosion liquide. Langue sèche. Tous les mots étaient morts. Je suis parti ne pouvant dire.

Je n'ai pas osé te le dire, alors je te l'écris. C'est pour ça que je suis parti. Je t'ai regardée. L'amour de ton corps, l'amour dans ton corps. Je t'ai regardée. Tu m'as regardé. J'ai chaviré. Je t'ai embrassée. J'étais dans ton regard. Ça brûlait feu dans ma tête. C'est pour ça que je suis parti, assommé, saoul d'amour, comme un vertige en malaise de trop aimé. Je te le promets, je te le jure. Cela ne sera plus.

Je suis fou de joie, demain je rencontrerai ton corps.

\*

Le dimanche 6 octobre creuse le monde. Six. C'est un beau chiffre. Le soleil est en prière dans le ciel. Derrière la fenêtre les heures sont en récréation. L'air est en bonbon et défunt de vent. Dans le ciel un nuage étire sa ouate et deux nuages comme deux paires de fesses. Le temps chaloupe le monde. La lune est défunte, toute neuve. Saint Bruno. À Bordeaux c'est la fête des cimetières.

Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Je répète ton nom pour moins t'aimer, pour user ton amour. Je t'aime tellement que je meurs à l'étouffée. Je ne peux plus vivre qu'asphyxié. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mais comment peut-on aimer autant ? Comment ? On peut pas vivre longtemps sans crever avec autant d'amour dans le ventre. C'est pas possible ! Mon amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour. Mon Amour guéris-moi, guéris-moi de toi. Je suis en détresse d'amour.

Non mon amour je ne peux pas vous faire l'amour. Non. Je ne me suis pas lavé. Il faut d'abord que je me purifie. Oui. La tête quand je vous ai dit ça. Oh là là, là là ! T'étais en tornade. Ta tête mais ta tête, dressée vipère ! Hi ! J'en ris encore quand je m'en souviens. Hi, hi !

Hi ! Hi ! T'en revenais pas. Mais c'est très simple, je ne le méritais pas. J'étais pas assez propre au dedans du dedans

de moi. Je suis allé prendre une douche avant de m'offrir à toi. Hi ! Ta tête mais ta tête !!! Hi ! Ta tête ! Je ne te méritais pas. Il faut se purifier tout propre avant de rencontrer son amour. Pour en être digne. C'est tout simple, c'est tout simple. Et je ne me sentais pas assez pur, c'est tout. C'est comme quand ?

Oh ! Oh ! Tu as fait la même tête. Hi hi ! Tu m'as demandé l'heure. T'étais comme épuisée dans ton regard. Hi, hi ! Tu m'as demandé quelle heure est-elle ? J'ai sorti mon réveil et je t'ai dit l'heure. Elle était pas très tard. Mais ta tête, ta tête ! Si tu avais vu ta tête quand j'ai sorti le réveil ! C'est comme si j'avais sorti un fétiche. Ta tête ! Mais ta tête ! Un... Hi, hi, hi ! Hi ohhhh !

Tu m'as demandé pourquoi j'avais un réveil et pas une montre ? Pour passer plus de temps avec toi. Vous avez ouvert des yeux plus ronds qu'un feu rouge. Avec un réveil j'ai l'impression que le temps est plus gros, plus long. J'en ai plus avec toi. Bée de bouche t'étais. Tu as tu le silence. Et puis tu t'es éclaboussée de rire. Oh là là là ! Oh là là !

On dit que l'on tombe amoureux par nécessité.

— Par survie en quelque sorte.

— Un peu.

Quand on en a besoin d'urgence et très profondément envie, au plus profond du secret de soi. Moi je crois que l'on tombe amoureux par masochisme dans un irrépressible désir de mourir brûlé d'amour.

— Pour se regarder dans le miroir de l'autre en miroir aussi.

— En fait il n'y a pas plus égoïste que l'amour.

— Oui. On dit tant de choses aussi.

Je vous embrasse.

\*

Le ciel se décalque du lac. Le soleil éclabousse le ciel. Dans le parc ils ont abattu un arbre. Le parc est un peu en deuil. Lundi 7 octobre. Saint Serge est fêté. La lune est un fil, hier elle était morte, très morte. Le soleil n'en finit pas de croître sur les arbres, il monte les heures. Il a fait la vidange des nuages, à part la traîne d'un avion qui fait péché dans le bleu du ciel. Que fait-elle à cette heure-ci ?

Oh ! Le miracle des malheurs la chance des hasards. J'en suis tout contaminé de bonheur. Si mon téléphone n'était pas tombé en panne, si je n'étais pas venu le faire réparer, je ne vous aurais pas rencontrée et je ne vous aurais jamais connue. Je serais mort à la vie sans jamais être tombé dans votre sourire comme on tombe en flamme. Il faut bénir le Dieu des hasards. Grâce à mon téléphone j'ai rencontré votre corps et fondu dans votre âme. Ce téléphone que j'ai failli jeter de colère-dépit, m'a fait vous rencontrer. Et ce petit malheur ridicule s'est transformé en joie et bonheur-miracle.

Pourquoi ? Pourquoi pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi je vous vouvoie. Je ne sais. Si je sais, je sais, je le sais parfaitement. Pour moins souffrir. Vous n'êtes pas là. Vous êtes loin, vous n'êtes qu'au bout du fil. Et vous vouvoyer vous éloigne. Enfin vous éloigne un peu. Et ainsi j'ai l'impression de moins souffrir en résidant à la bonne distance de votre éloignement, de moins souffrir de votre absence. Illusion. Que voulez-vous on barbouille toujours un peu la réalité pour moins souffrir. On met de la distance dans les mots pour accompagner la distance dans l'espace et le temps. Et moins souffrir. On essaie toujours de souffrir petit et pas immense. Même dans les grands amours. Surtout dans les grands amours.

Il y a un pays creusé de nuages et givré de gel où une fleur au nom latin change de couleur chaque jour que Dieu fait, chaque jour de la semaine et c'est merveille. Ton corps est le fruit de cette fleur.

Mais il est moins latin.

\*

Ouvre la bouche.

En grand.

En plus grand.

Encore.

En très grand.

Voilà.

Écarte les dents.

Encore.

Lève la tête.

Oui.

Tire la langue.

En grand.

En très grand.

Oui.

Encore.

Tire encore la langue.

Oui.

Monte bien la langue.

Attends !

J'introduis la cuillère.

J'appuie.

Fais Ah !

Fais Ah !

Tu portes la fièvre.

Oui. C'est bien ce que je croyais, tu as la maladie d'amour.

On a le soleil. On est béni des Dieux. Un amour comme le nôtre ça se mérite. Ce n'est pas du hasard, c'est chèrement acquis. C'est une récompense. On a tellement rayonné. Si on s'aime à folie, c'est parce qu'on l'a gagné. Ne pas le gâcher. Surtout ne pas le gâcher. Mais le laisser

porter des fruits hauts, très hauts. Il faut être enceinte de son amour. Il faut.

Je m'approche, je m'approche. Doucement. Feulement. Je m'approche imperceptiblement. Je la tends. Je la tends encore et la redresse. M'approcher. Au plus près. Son oreille. Sa petite oreille tendue d'attente. M'approcher encore. Le monde est brouhaha. Je me poste bien perpendiculaire et j'approche mon oreille de son oreille. Au plus près. Encore. Y adhérer. Bien m'y coller. Être tangent partout tout partout. Mon oreille adhère à son oreille, en tout point. Bien m'y coller et m'y tenir accolé. La toucher partout. Attendre. Mon oreille contre son oreille. Attendre et laisser monter la rumeur. Peu à peu monte le ressac. Oui. Coller mon oreille contre son oreille très exactement. Attendre. J'entends la mer. Son oreille est coquillage. Elle est le petit cauri de l'amour. En la conche de son oreille bat l'amour.

\*

Merci d'être née.

\*

Je suis ton bébé mais ton bébé d'amour. Tu es ma gardienne.

Sainte Pélagie. Mardi 8 octobre. La lune est infime, avant-hier, elle était éteinte. Le ciel est assis sur ses nuages. L'heure fait la gueule. Le temps est maussade, il s'étale dans la grisaille, la repasse et s'y vautre. Lui apprendre à sourire.

Je suis comme un enfant dans ses mains, suspendu à sa voix.

Je. Je. Che. Che. Je suis comme un chat dans ses mains tout feulé de contorsions, comme torsadé de fourrure. Le temps est silence, le temps est caresse. Je suis comme un chat sur ton corps et n'arrête pas de ronronner l'amour, tout miaulé de caresses, veule de baisers, feulée de poses et de transes, transi de ton corps à feuler, à frôler, effleuré, frotté en extase de caresses, tout griffé, châtré d'amour. Che. J'en chuinte de langue encore.

Elle était, elle sera, elle est. Je était il et très solennel. Il s'agenouille prosterné, lui baise le pied avec une infinie vénération et la rechausse. Normal qu'il s'agenouille, qu'il l'adore puisqu'elle est déesse, hi ! Elle était étonnée et bée. Elle n'a pas ri, elle a gloussé quand elle l'a vu. Le souvenir lui remonte à la tête. Il en est tout dépouillé de bonheur.

Il était encore tout fier de l'avoir honorée. Elle la reine de son corps. Jusqu'à l'humiliation.

Tu te souviens ! Tu te souviens ! J'en jubile encore comme un communiant. J'ai rencontré Dieu dans l'amour.

\*

Mercredi 9 octobre. Saint Denis, le jour sera-t-il décapité ? Le soleil pointe l'heure. Elle sonne 11 heures. La lune croît vers sa pleine naissance en courbe encore de mauvais goût, avant le jour d'avant-hier elle était nouvelle. Ciel en feu de bleu, il éblouit. Seuls les avions de l'aéroport font des nuages dans le ciel en traînées rectilignes. Ils alignent de croisées le firmament. Le chaud crame la terre. J'aime, j'aime ce temps, je serai plus chaud à force de chaleur. Dans la cour le hiement d'un réa descend des madriers. Le soleil est en urgence, il cristallise le ciel. Et elle ? Elle est là mais enfouie derrière sa fenêtre. Elle n'est que reflet en reflet de reflet. Soleil ardent, joyeux, soyeux, mais un peu vicieux de nuées. Le ciel joue les Magritte. Le soleil éclabousse les toitures. Le vert des arbres vibre automne. Je suis en deuil de ma moitié, je ne vois pas mon aimée. Elle ne viendra pas dans mon regard ce jour.

J'ai juste écrit le silence.

\*

8 heures. Le ciel tombe. Le ciel est plus bleu de s'éteindre avant la nuit. Mais il s'offre un grand éclair de nacre blanche avant de sombrer dans la nuit en sursis de jouir, pardon ! en sursis de jour. Je voulais prendre de tes nouvelles pour la nuit. Alors...

Je ne savais pas que l'on pouvait aimer autant. Et je ne savais pas que ça pouvait faire aussi mal le bonheur. Je sais si peu de chose dans le fragile de l'intime aussi. Je suis moi-même si fragile en ce domaine. Aimer avec cette fulgurance c'est à vivre en suicide, à vous détruire.

MON AMOUR. Je le répète et le répète, je peux plus me contenir.

Et j'espère qu'à force de le dire et de le redire, il sera plus gros, plus fort. Indestructible.

C'est son truc à lui, son obsession. C'est mon désir. C'était devenu mon obsession. La faire jouir première, première. Lorsqu'ils avaient fait l'amour la première fois, qu'ils avaient été liés ensemble par leur sexe la première fois après des jours et des jours de rencontre et d'échange de regards, très tard, très tard, après beaucoup et beaucoup de temps. J'en ai fait une affaire personnelle. Une affaire d'orgueil. Je voulais par décret qu'en notre première rencontre de corps à corps tu jouisses la première. C'était un vœu. Un vœu d'amour. Un vœu avenu. Et surtout, surtout. Oui, la première fois qu'on connaissait le bonheur ensemble. Je voulais que ce soit toi qui jouisses, qui jouisses la première. Surtout. Et c'est toi qui as joué. Je suis un héros. J'en étais plus que fière. Excuse-moi de t'écrire ainsi, ça me fait tellement de bonheur. Me souvenir, me souvenir, c'est revivre la première fois.

Tu en étais un peu surprise, comme éparpillée d'interrogation. J'avais gagné. Pour une fois que l'homme ne jouissait pas le premier ou seul dans sa chair d'égoïsme. J'en rayonne encore d'orgueil. Jouir à mourir du plaisir de l'autre, du seul plaisir de l'autre, c'est tellement plus fort. Je jouissais de ta jouissance. Moi je jouirai la fois d'après, mais après vous. Une autre fois ce n'était pas d'importance. J'ai tellement jubilé quand vous avez joué. À éclater. Normal, vous êtes ma souveraine.

Je t'embrasse.

\*

Jeudi 10 octobre 2002. Sainte Ghislaine ou Saint Ghislain, mais il vaut mieux honorer les dames. Lune insipide et brume, dans trois jours elle atteindra son premier quart. Très tôt dans l'aube. Le matin sent encore la nuit. Grise mine grise dans le ciel qui croise ses eaux. L'heure suppure l'ennui et le gris des jours. Il pleut. Il pleut comme s'il coulait du vice. Les arbres font la gueule, ils se jouent le jour terne. D'habitude les fenêtres ouvrent sur le monde, aujourd'hui elles ferment sur le dedans des corps. Il pleut en crevasse, pourvu qu'il ne pleuve pas en cataracte dans les sentiments. Le soleil est en congé, il tresse misère. Le ciel s'est déversé marécage. L'air se froisse.

Elle a de toutes toutes petites oreilles adorables. On dirait des oreilles en jouet tant elles sont menues. Si petites qu'on dirait des oreilles d'infirmités. Ne pas lui dire ou elle me lynche. Je n'ai jamais vu d'oreilles aussi petites ni aussi jolies. Ni aussi infirmités. Je me demande comment on peut entendre avec des oreilles aussi petites ?

Des oreilles de bébé d'amour, ennemies de la symétrie. Le lobe droit percé deux fois et le gauche trois fois. Elle doit avoir la boucle d'oreille asymétrique. Ça doit donner de la fantaisie à la coquetterie.

Viens ! Viens ! Tu me manques. Viens ! Je voudrais faire plaisir au plaisir aujourd'hui, oh Dieu !

Tu te souviens ? Je suis rentré dans ton magasin. Tu m'as demandé ce que je voulais. J'ai dit toi.

— C'était un jeudi arrosé de pluie.

— Tu m'as dit que tu n'étais pas tout à fait à vendre. Et tu t'es éclaboussée de rire en cascade. C'est comme ça qu'on s'est connu. Tu te souviens ! Ce rire, ce rire que tu avais. Il m'enchantait le ventre encore quand je m'en rappelle. Quand je suis triste, je m'en souviens et ça me remonte haut.

Pourquoi on tombe amoureux ? Comment ça tombe la foudre ? La couleur d'une voix ça suffit ? Ou un simple sourire ? Ou un regard, ça suffit. Ou elle est là. Elle est là seulement et c'est la grâce, rien que sa manière de tourner la main dans le corps de l'air et elle crée l'amour. Il en faut pas plus. Oui un peu tout cela à la fois sans doute. Mais rien juste le geste de son bras aurait suffi. Je sais. Sa main qui s'offrait comme un verre, toute fraîche.

\*

Il pleut comme il pleure. Le parc est triste du ciel. Ils ont éradiqué un tilleul dans le jardin. À la tronçonneuse à la faire périr. J'en suis malade. Le ciel pleure l'éradication de l'arbre. L'heure est à la vidange des pleurs et des âmes. Quatre heures pétantes et pétées, il pleut trop pour qu'elle survive. L'après-midi est pleine d'elle-même dans le temps qui fait la grimace. Le ciel est dans l'œil de la pluie. Que fait-elle à cette heure ? Elle arraisonne encore les magasins à se ruiner ? Plus coquette qu'elle tu meurs ? Elle crée mon petit décès. Vendredi 11 octobre. Saint Firmin. Lune croissante et cornue, après-demain elle atteindra son premier quartier qui la révèle.

— Pourquoi tu écris toujours la lune.

— Pour qu'elle protège notre amour. Elle porte l'amour dans son ventre. Elle est déesse Amour.

Elle se reflète en reflets dans le reflet de la glace et se mire d'un coup d'œil et revient même imperceptiblement sur son pas pour se mirer à nouveau et se regarder de se regarder.

Vous vous rappelez cette après-midi dans le café vous étiez très accaparée par votre image, très affriolée par votre image, vous regardant tout le temps, comme en conversation avec votre corps et en adoration de votre image, vous remontant tout le temps la mèche et vous caressant de regards. Il y en avait que pour la glace. Vous n'étiez que femme au miroir. Vous vous butiniez de regards. Ne vous fâchez pas. Non non ne vous fâchez pas. Vous êtes très coquette. Bravo, bravo ! Ce serait un crime

de ne pas l'être quand on est aussi belle. J'aime, j'aime beaucoup, j'adore même que vous soyez amoureuse de votre corps. J'en profite tellement.

Je suis tellement fier d'être amoureux de toi.

Mamour Mamour, tu es la fièvre de mon corps.

Le couvrir. L'enduire de crème, tout ton corps. Tout ton corps. Tu es nue sur le drap. Tout ton corps sous la caresse de ma main oint de crème. Tu as du velours sous la peau qui court comme le lait. Ta peau caresse, l'ensevelir de crème, l'enliser d'amour. Je te masse comme on porte l'amour. La tartiner d'huile. La faire plus belle. Non, c'est pas possible, elle est déjà la beauté. La rendre encore plus belle, toute lisse. Toucher ta peau, c'est toucher Dieu. Te porter la caresse de la crème. Je suis ta servante. Je vous pétris de crème. Je la modèle de crème. J'ai l'impression de la créer. Je la façonne. Je la masse et la remasse, caresse de l'onguent. Elle naît sous mes doigts. Oh Dieu ! Elle est plus nue de mes caresses. Toujours chaque jour je l'enveloppe de crème pour l'ensevelir de mon amour. Promesse de nacre. Gelée royale.

Amour. Amour. Amour. Mioufh ! Mioufh ! Mioufh ! Mioufh ! Je pourrais passer ma vie à t'embrasser les mains. Encore et encore.

Amia ! Amia !

★

J'ai le cœur tout pincé, haletant de désir dans l'angoisse stressée. C'est bête, je t'aime tellement, je vais faire un infarctus, d'amour. Je défaille. Mourir d'amour. Si ça existe, ça existe ! Et pas seulement chez les marquises.

Comment te dire ? Je suis tout épuisé de douleur d'aimer, écartelé d'amour. Je ne savais pas que l'amour pouvait ruiner autant. C'est comme une implosion dans mon ventre. Je t'aime tellement avec tant de folie et si furieusement que t'aimer est pour moi manière de me suicider. Oui, ma manière de vivre suicidé.

Avant. Avant de vous connaître. J'étais un homme actif, un homme, avec toute sa connerie de mâle, un normal. Et puis je vous ai vue et je suis tombé dans l'amour. Depuis je vis à la forme passive. Je vis pas, c'est mon amour qui me vit. Je subis. C'est comme si ma vie était sucée de l'intérieur. J'y ai perdu mon ventre. Je suis un implosé du dedans. L'amour est un cataclysme.

Saint Wilfried, prénom froid pour jour froid. Samedi 12 octobre. Aujourd'hui le temps s'aime incertain, il porte l'automne. L'heure est au beau mais avec un goût d'échec tant le vent engrosse les nuages. Le soleil ruisselle dans le ciel couleur de binitier. L'air est grenouille. Demain la lune atteindra le premier quart de sa valeur. Dehors l'air est arôme, le ciel en incartade, le temps sauvage, l'heure buissonnière et l'atmosphère éphémère. Le jour fait grise mine. Il porte la nuit en plein corps du jour.

Je voudrais t'écrire autrement avec tellement plus de couleur, avec du rouge, du bleu, du feu et plein de gri-bouillis d'amour avec une langue neuve pour écrire un amour neuf mon amour. Inventer des lettres neuves pour te chanter neuve. J'écris trop pâle et j'ai honte. C'est comme si j'étais aveugle et que je ne pouvais te dire dans ta splendeur. Je suis un avorté de la plume et chacun de mes misérables mots ne chantent pas un millimètre d'étincelle de ta galaxie de beauté. Je suis si pauvre de vocabulaire que je ne t'éclaire qu'au néon.

Je suis incandescent d'amour.  
Toi.

Oh ! Oh ! Oh ! Je souffle. J'évacue tout ce bonheur. Ca bout dans mes cuisses. Je respire long, large, grand, profond, haut. Encore. Je t'aime tellement que ça m'asphyxie. Je ne peux plus respirer neuf, je suis tellement à toi, tout ligoté. Je suis un enfant poule. Ton homme et ton enfant. Mais poule. Je te picore.

Je t'embrasse partout.  
Et balourd.

★

Saint Juste, pourvu qu'il le soit vraiment. Lundi 14 octobre. La lune croît dans ses formes au lendemain de son premier quartier. Le ciel se vautre dans la grisaille, l'heure dans la mauvaise humeur, le temps marine. L'automne pèle l'automne. Il est des pluies qui sont des pleurs. L'air s'égoutte. Le ciel se roule dans la complaisance de ses pleurs. Il est des jours qui se bâtissent comme des erreurs. Le temps nous tient rancune. Il...

Non, il devrait être interdit de faire aussi mauvais. Absolument interdit. C'est pas sain. S'il se mettait à déteindre sur notre amour. Aïe aïe aïe ! Et que notre amour se déliquète de pluie ce serait criminel. On devrait avoir le droit de censurer le temps et choisir ses beaux jours pour habiller joliment son amour, le griller de soleil, le gorger d'amour, le...

Je m'excuse d'être parti si tôt mais j'étais tellement submergé de bonheur que je n'ai pas pu rester, envahi de

jouissance jusqu'à l'impuissance. C'était trop fort, ça m'a bouleversé, comme la chasse dans le chenal, en mascaret. J'en suis encore tout labouré.

Oh ! Je t'embrasse, je t'embrasse, remonte à l'ourlet de l'oreille. Oh ! Une tare. Enfin du laid dans ta chair, enfin ! Comme un nævus derrière l'oreille, un repli de canicule écarlate tout plissé en jabot de dindon cyanosé d'iode avec un revers de chair sanguinolent, couleur méduse iodé de croupion. Un peu comme si tu avais un deuxième vagin derrière l'oreille. Quelque chose d'ignoble et de dégoûtant-glaireux. Enfin. Je l'aime. Je l'adore. Enfin quelque chose de monstrueux dans ton corps. Je t'adore. L'embrasser, l'embrasser, l'embrasser encore et encore. L'adorer. Embrasser ce loup vermiculé. Merci Amia, je te suis infiniment reconnaissant de cette tare. Je suis heureux comme un ange. J'ai enfin vu un petit bout raté dans ton corps, une petite chose laide même. Enfin. Enfin. J'en suis effroyablement heureux. Je vais pouvoir t'aimer jusque dans ta laideur. Jusque dans une petite sanie. Hosanna ! C'est tellement facile d'aimer quelqu'un dans la perfection, la beauté absolue. Mais aimer quelqu'un jusque dans le laid ça vous a une autre... Allô ! Allô ! Ah merde ! Ces portables ! Ça a encore coupé. Putain de tunnel de merde il me fait communiquer en impasse.

Vous croyez qu'il y a au monde une femme plus belle que vous ? Oui ? Non, je vous défends de le croire. Les mauvaises pensées enlaidissent.

★

Le jour est rouge. L'heure se lève. Elle se lève dans le jour, plénitude du matin. Le jour est écarlate. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Et peut-être même éternel si je t'aime assez. Si je l'aime à crever la peur. Le ciel se tord dans le jour qui le peint. Il se maquille. Je veux dire les femmes se maquillent au matin du matin pour être belle tout le jour, le ciel fait de même dans les ors des aurores. Il leur poulèche le minois de lumière.

Et elle comment s'est-elle poudrée ce matin ? Comment ? En blanc. En très blanc, qu'elle soit lumineuse. Le ciel porte son teint. J'aimerais tellement la voir pour toucher sa beauté et la boire des yeux. Toute maquillée. Elle est neuve. Elle se lève lentement défaite de nuit, un peu froissée, légèrement fripée des draps. Elle se lève, va à la salle de bains, tire la lumière et se crème, l'eau ruisselle de bonheur sur son visage. Puis elle se tamponne d'un lait. La main délicate meut le coton. Elle étale la crème de jour sur ses joues la peau souple et fraîche de matin. Elle l'étire et l'embellit de massées de doigts. Elle porte le matin sur son visage en sa crème. Puis le rouge, le rouge écarlate sur

ses lèvres fait merveille. Remonter l'éclat de l'œil. Elle se pomponne, elle se poulèche, j'adore, malheureusement je ne suis pas là. L'antimoine remonte la courbe haute de sa paupière à l'ourlet à se damner. Elle est parfaite, toute laquée de minois. Impeccable, lisse, pas la moindre bavure, nickel. Excellence de beauté, oh Dieu ! Avec ce regard envoûté de noir. Elle sort, elle éclaire le jour. Et maintenant le temps passe.

L'attente, l'attente du coup de fil, l'attente haletante. L'appeler mais il n'ose pas. C'est la troisième fois dans la journée, il pourrait l'indisposer. Non. Il sombrerait. Si jamais elle répond, si sa voix tremble et porte tempête, il en sera malade. Le moindre ton d'impatience, il se noie de dépit. J'ai peur. Avant même d'appeler il est tout remords. Non. Ne pas prendre le risque. Il n'ose pas. Si jamais... ? Non.

Mardi 15 octobre. Le temps est jouissance de beau temps. Air plus bleu que bleu, très blanche est la lumière qui broie le ciel. Un nuage dégouline du ciel où les avions font injures. Le ciel est dans le soleil, il habite parmi nous. Il va tomber dans son ombre. Il prépare sa couche. Dans son bleu ses nuages sont des chants. Humer le ciel, il sent la jungle. L'heure est soleil et l'instant lumière. Le ciel reflète et l'air vibre le son. La lumière hurle le jour. Le nuage éclat de lait. La terre est lumière. Le ciel monte sur la terre. Sainte Thérèse d'Avila, l'amour est dans les chairs et au corps de Dieu. Lune croissante et presque gibbeuse à défaut d'être giboyeuse.

★

Sainte Edwige. J'aime lorsque les jours célèbrent les femmes. La lune n'en finit pas de croître mais n'atteindra sa plénitude que dans cinq jours. Mercredi 16 octobre. L'heure pétille l'instant. La lumière toujours se vit au présent. Le temps soupire l'après-midi. Ciel tendre qui enlumine ses gris de souris qu'il croise de perle. Nuages joyeux. Le verbe des arbres paraît éteint. Vent chaud et sombre. Cri d'enfant dans le parc.

Le jour est jour. Elle est là au bout du fil et je m'enseigne de bonheur. L'amour bat tambour dans mon corps jusqu'au tonnerre. Recommencer le jour.

Mon regard qui se perd dans ton regard qui me regarde. Ton regard dans mon regard dans ton regard. Oh ton regard pétille ! Et pétille mon regard. Ton regard qui touche mon regard et me caresse et me crée. J'ai les yeux tout neufs grâce à toi ma grâce.

Il faudra inventer des téléphones avec des fenêtres où l'on se voit pendant qu'on parle. Ça existe mais ils ne l'ont pas encore commercialisé. Qu'est-ce qu'ils attendent les vaches ? Que notre amour soit mort ? Les imbéciles. Je voudrais tellement vous voir même avec des yeux électroniques.

Gloire, gloire, gloire et hommage. Lui rendre hommage. Seul. Elle est seule. Loin, je suis loin. Je suis seul. Au très loin de son corps, c'est pas une vie. Mon délice est à sept kilomètres. Non, sept kilomètres et demi. Au moins. Au moins. Peut-être huit. Oui, peut-être huit. Oui au moins. Mon amour vit à huit kilomètres. Lui rendre hommage pour raccourcir l'espace à défaut de raccourcir le temps. On ne se reverra pas avant... avant... ? Je ne préfère pas calculer, ça allongerait encore le temps.

Je. Tu. Je ne sais pas comment te le dire. Mais on pourrait... Comment dire ? Parce qu'on est souvent seul. Enfin je veux dire, on n'est pas tellement ensemble tout le temps. Très éloignés. Alors j'ai pensé. On pourrait. Enfin c'est possible. On pourrait se masturber ensemble. Je veux dire en même temps au téléphone à une heure fixée d'avance. Au moment haut, au moment chaud je te téléphonerai pour qu'on jouisse juste à la même seconde, au même moment dans le même intense. Oh la crise de bonheur dans la jouissance en solitaire à deux ! Non mais à défaut. À défaut.

Je suis liquide. Liquide d'amour tant elle me liquéfie d'amour. Élixir.

Le monde est large. Mon sexe dans sa main dressé. Elle l'illumine.

Je suis liquide. Liquide d'amour tant elle me liquéfie d'amour. Élixir. Je me répète mot à mot à mot. Et alors ? C'est ça l'amour. L'amour ressasse à l'infini l'amour. Il rabâche à vie et toujours tout le temps, il ne sait faire que ça. C'est même la marque de l'amour. Les je t'aime, je t'aime, je t'aime en procession chenillère sans fin sont le flot de l'amour. Toujours, toujours, je t'aime, je t'aime encore et encore à satiété sans jamais s'en rassasier. C'est ça l'amour. Jamais rien de nouveau dans les je t'aime et pourtant quoi de plus neuf quand on aime ? On se serine de mots d'amour tout plats, tous rapiécés d'usure à force d'avoir été rabâchés, mais qui semblent toujours neufs quand on déborde d'amour. C'est le secret. C'est l'élixir. C'est comme ça qu'on sait qu'on s'aime quand on rabâche sans s'ennuyer. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Tu es ma métamorphose.

Je. Non, tu.

\*

Jeudi 17 octobre. Saint Baudouin. Lune en son milieu, il y a quatre jours elle visitait son premier quartier, dans quatre jours elle connaîtra sa plénitude. L'été n'a pas arrêté de faire la gueule mais ce jour le soleil hurle les verts. Le ciel est dans le ciel tout peint en bleu. Les arbres se lovent frémis dans le bonheur. Le soleil est en miroir dans le ciel. Il hurle ses ors bleus comme on éclate de joie. Qu'est-ce qui est plus beau dans l'amour ? On parle toujours d'un beau ciel, on devrait dire un ciel belle ou au moins un ciel bel.

Attends, attends, goûte le silence. C'est tellement beau la naissance d'un amour, le prolonger, le prolonger, le prolonger l'instant jusqu'à plus soif. Il palpète. Juste attendre. Attendre l'attente. Ne rien faire juste attendre et laisser venir. L'amour va monter. Il va monter au matin comme monte le soleil dans le ciel Mamour. Je te regarde et je me perds d'amour. Attendre. Je te regarde et il est au zénith. Attendre. Non il n'y a plus rien à attendre. Le soleil est dans mon ventre.

Le temps est plus large. Je respire plus large avec toi. Je veux dire ce que j'aime chez toi mon amour, ce que j'aime beaucoup, c'est que tu t'aimes. Tu t'aimes beaucoup. Tu t'aimes tellement que tu peux aimer les autres. Ca j'adore j'adore. Tu es tellement sourire tant tu es comblée par ton amour. Chez nous je ne crois pas que les femmes savent s'aimer avec tant d'amour. Aussi elles donnent moins.

\*

Attends, attends, goûte le silence. C'est tellement beau la naissance d'un amour, le prolonger, le prolonger, le prolonger l'instant jusqu'à plus soif. Il palpète. Je l'ai déjà écrit et je l'ai déjà dit, je sais, mais j'ai envie de le dire et de le dire. Quand je le dis il est toujours neuf, jamais je ne le redis. Grâce à toi, grâce à mon amour pour toi et votre amour pour moi. Juste la naissance d'un amour. Juste.

Ne rien faire. Juste attendre pour prolonger sans fin cet instant prodige, cet instant souverain, cet instant sans fin qui se perpétue dans un éternel présent, juste à la naissance de l'amour. Oui se tenir tout le temps juste juste à la naissance de l'amour, là où il se niche pour la première fois, juste.

Vendredi 18 octobre. Saint Luc, le jour se tient au cœur des Évangiles. Lune gibbeuse et conquérante dans trois jours elle comble sa forme. Le temps a des états d'âme. Le temps grumelle, l'eau grommelle, l'air ruisselle. Le ciel gémit de pluie, grince de rhumatismes et geint de brume, bordé de nuages, enlisé de brouillard. Sa mauvaise humeur est de mauvaise grâce, elle n'en finit pas de pousser dans une grimace de nuées. Les nuages jouent colère et se répandent de pluie comme on chie. Parfois. On y est. Quand le ciel se lâchera-t-il de bonheur ?

À la naissance d'un amour le monde est neuf, tout neuf. Chaque matin le jour se lève neuf. Un corps dans l'amour s'offre 365 mondes par an. Mama mia ! Quelle merveille ! Oui ce sont des jours merveilles que des jours où l'on monte amoureux.

Si je pense à elle fort, fort, très fort et que je tourne quatre fois de suite à droite je la rencontrerai, sûr, juré. Suffit d'y penser avec intensité. Là à droite. Bien. On marche un peu. À droite encore. Voilà. Bien. Deux de fait. Penser, penser à elle, penser à elle en permanence, à m'y confondre, à m'y fondre. Tiens, une nouvelle route encore à droite, la prendre. J'ai tourné à droite pour la troisième fois. Encore un coup et c'est bon. Elle est là. J'avance, j'avance et je la sens déjà. Elle est là, j'ai gagné. Penser encore plus intensément à elle la quatrième route arrive. Je vais bientôt tourner pour la quatrième fois, pour la dernière fois. C'est ça. Oui. Le miracle est là. La quatrième route, je tourne. Elle se révèle, le... Personne. Merde ! Ca accroché quelque part. C'est... Zut ! Idiot ! Tu n'as pas pensé assez fort à elle. Recommencer.

\*

Le temps est soleil. Des avions crucifient le ciel en Saint-André. Lumière miel sur les arbres, miel sur son corps. L'heure est à la brillance dans le ciel.

Qu'est-ce qui est bleu dans l'amour ?

Tu meubles ma tête tout le temps, tout le temps du temps, du temps à chaque instant. Je ne peux m'en défaire. D'ailleurs je n'en ai nullement envie en rien. J'arrive au bureau et tu es là. Si. Oui. Je suis au bureau dans mon fauteuil. La pile de dossiers à bâbord, le téléphone-fax et autres combines à tri, l'ordinateur central. Je bosse. La porte s'ouvre, le directeur entre et me demande je ne sais quoi. Je ne le vois pas, je ne vois plus que vous. Bien. Après la D.R.H. entre dans mon bureau. Elle me demande un papier. Magie. Mutation. Transfiguration. C'est toi. Peu à peu ses traits flous évoluent et ton visage apparaît dans son visage sans fin. Elle cause, peut toujours causer, je ne vois que toi. Je suis ailleurs. Je ne pense qu'à toi. Je ne travaille plus, tu meubles tous mes instants. Je suis incapable de travailler, de penser, tu m'habites entièrement. Je suis dans le vague, dans le vague de toi. La journée se poursuit et c'est toi qui m'accompagnes tout le temps sur l'écran de l'ordinateur. J'essaie d'écrire, de tracer des lignes, mais c'est toi que je vois tout le temps à chaque instant entre les lignes. Ce n'est pas possible. Après entre un client je ne lui réponds même pas, je suis en toi. Puis vient ma secrétaire pour me faire signer le parapheur. Elle me trouve bizarre évidemment je suis avec toi. Ce n'est pas elle c'est toi que je vois. Je lui souris béatement. Elle n'en revient pas. Elle ne dit rien mais n'en pense pas moins. Tout est comme ça, va à l'avenant et à vau-l'eau. Je vais finir par me faire virer et me retrouver chômeur. Ils m'ont déjà menacé, enfin pas menacé mais des allusions. Je ne suis plus à ce que je fais et ce que je dois faire, je ne suis qu'à toi, qu'en toi. Ca ne peut plus durer mais c'est tellement délicieux. Je vais finir

par me retrouver au chômage à cause de ton amour ma vie à mort. C'est la vie. Je suis décédé au travail tant je suis en toi amour Amour.

Tu ne travailles pas rue du moulin, mais rue Jean Moulin.

Hein ?

Tu préfères c'est plus joli. Oui bien sûr tu as raison.

Je vais rencontrer ton corps. Je suis en fête, tout gorgé de bonheur. Te rencontrer, te rencontrer dans ta chair ! Enfin. Bientôt. Juste, juste là dans un instant, oh Dieu ! J'en suis tout électrocuté.

Mets-toi de profil ! Si, mets-toi de profil ! Je t'en prie. Je t' imagine ainsi à la pointe de ta beauté. Tu es plus belle de profil. Le soleil derrière se pose en auréole, tu rayannes. Je te devine mieux. Et puis... Tais-toi, laisse moi contempler. La courbe de tes cils qui remonte au ciel. Elle te fait l'œil océan noir. Oh la pulpe de ta joue qui chante ta gloire ! La chute du nez ronde qui bombe le front comme caresse de matin. Tu es plus ronde, tu es plus belle. De face tu es belle mais de profil tu rayannes mon amour. Oh ! Et l'ourlet de tes lèvres plus large qu'un baiser. Oh je ne m'en remettrai jamais ! Tu devrais toujours marcher de profil.

— A l'égyptienne.

— Ne te moque pas !

Le temps était pâle, l'heure anodine, la nuit encore dans l'enfance, tu marchais. Je pouvais lire toute ta vie dans ton pas. Rien que de te regarder marcher je te connaissais.

La crainte. La crainte en permanence m'habite. La crainte perpétuelle de toi, de déplaire, de te perdre, que tu me quittes, de l'éloignement, de l'habitude, de tout, de... de... La crainte complète qui me tient excitée, la crainte qui me tient inquiet. Inquiet de tout, inquiet de rien et tout meublé de petits riens qui me tiennent constamment dans la peur, tel est mon amour. L'amour est souffrance. Tu es là, j'ai la crainte de te déplaire, tu es absente et j'ai la crainte de ton absence tout habillée de tristesse. Ton manque me tient dans l'hébétude, âme écorchée. Anéanti de toi, anéanti de crainte, je suis toujours dans la crainte de ton corps mon aimée. Plus je t'aime plus je suis exacerbé de crainte. Je te vois et suis prostré interdit, tout de peur saisi, en perpétuelle alerte. Tout fouetté d'excitation pétrie d'angoisse. La crainte me fait fébrile, tout ulcéré de sève. Tu m'attires à me révolter, à me repousser en vertige d'angoisse, accroché de peur à tituber de vie. La crainte de toi est la crainte de mon amour, de ton corps, de ton corps d'amour qui est le corps de mon supplice d'amour. L'amour est la chair du danger, il vous flambe comme un incendie et vous gèle de crainte à vous consumer de douleur, déchiré d'angoisse, éperonné d'alarme. Il vous pros-



titue d'effroi épeuré. Il vous vide stérile, cristallisé de saïssement et pétrifié transi de malepeur.

Et toujours l'amour me fermente, j'en suis tout détérioré de cœur, tout lessivé d'espoir. Je ne vis que d'un amour de crainte comme saint Paul, en bon fils de la Bible, parle de la crainte de Dieu. Parle de. Silence. Crainte. Effroi. Toi.

Tu me dénudes toute l'âme, tu me dévêts de tout sentiment. Comme un écorché je me porte tout vibré de crainte comme certains arbres écorchés d'hiver dans la peinture chinoise, tout torturés de sève. Oui pantin, je ne suis qu'un écorché de médecine à l'amphi des désirs. Tu es le regard du monde sur mon corps.

Pleine lune, lune pleine, elle est enceinte de sa forme. Et elle ? L'aimée, corps de lune ? Est-elle enceinte de sa forme ? Elle est pleine, elle est la lune, elle est si belle, elle est pleine d'elle-même.

Embrasse-moi. Plus fort. Plus profond, plus puissant. Embrasse-moi. Encore. Encore. Embrasse-moi. Encore. En tout. Je suis toi. Embrasse-moi. Embrasse-moi encore. Oui. Je lis en toi. Quand tu m'embrasses très fort, très profond, je lis tes pensées. Je lis en toi et ma pensée vit en toi. On s'est tout échangé, même le dedans de la tête, le cœur des sentiments, l'âme des pensées, tout.

Embrasse-moi encore que je suis toi en ravage. Tu es ma foudre, je suis ton plaisir, tu es ma pensée.

Je pense à toi. Je pense à toi chaque seconde, à chaque souffle je pense à toi. Je ne peux pas vivre sans penser à toi mon obsession. Tu m'habites en tout, en toute ma chair, en chacun de mes gestes, je suis toi. Je n'en finis pas de ne pas en finir de penser à toi chaque instant. Et chaque fois que je pense à toi, je bande. Et comme je pense tout le temps à toi, je bande tout le temps. Et si je n'étais pas traversé par toi, par le désir de ton corps, je ne pourrais pas écrire, je ne pourrais pas t'écrire, je ne pourrais pas écrire toi. J'écris parce que je pense à toi tout le temps, pour me délivrer, pour ne pas mourir étouffé d'amour. Et j'écris parce que je bande. Tu es la forme de mes lettres. Si je ne bandais pas, je ne pourrais pas écrire vif, je ne pourrais pas écrire notre amour parce que je ne pourrais pas bander. Tu es ma flèche. Ma bitte est la chair de l'amour, la langue de ma cervelle mon amour.

★

Lundi 21 octobre. Sainte Céline, c'est la fête de ma cousine-filleule. Lune en fête en sa plénitude. Elle est en tout son corps dans le regard des hommes et des femmes. Tout est en ordre. Le soir est au soir comme on dit le matin est au matin. Le ciel dans le ciel et le soleil au couchant, il s'apaise après avoir étincelé tout le jour. Sous la coupe

de son couchant les façades des immeubles se la jouent Middle West en dorures. Parfois le soleil est un cri dans le bleu. Le plaisir mûrit, l'air mûrit. Tout mûrit. En face de ma face ils refont la toiture depuis plus de trois mois. Le gris des nuages étage le ciel. Son sillage peuple le ciel.

Embrasse-moi ! Hein ? C'est pas évident au téléphone ? Mais si ! Je tends la joue droite, j'embrasse ta joue droite. Mounh ! Tu tends la joue droite, tu embrasses ma joue droite. Mounh ! Je tends la joue gauche, je t'embrasse la joue gauche. Mounh ! Tu tends ta joue gauche, tu embrasses ma joue gauche. Mounh ! Je tends ma joue droite, je t'embrasse la joue droite. Mounh ! Tu tends ta joue droite, tu m'embrasses la joue droite. Mounh ! Je tends ma joue gauche et embrasse ta joue gauche. Mounh ! Tu me tends ta joue gauche et m'embrasses la joue gauche. Mounh ! Je tends la joue droite, j'embrasse ta joue droite. Mounh ! Tu tends la joue droite et embrasses ma joue droite. Mounh ! Je tends la joue gauche, j'embrasse ta joue gauche. Mounh ! Tu tends ta joue gauche et embrasses ma joue gauche. Mounh ! Je tends la joue droite et embrasse ta joue droite. Mounh ! Tu tends la joue droite et embrasses ma joue droite. Mounh !

Hein ? C'est pas pareil. On n'a pas le contact de la peau sur la peau, la douceur soyeuse de la pression de la bouche sur la joue, le suave humide du baiser qui distille la caresse des lèvres, le toucher de l'amour, le... Oui mais on a le son. Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! Mounh ! C'est déjà pas mal.

Tu n'étais pas là hier à sept heures ! Je l'ai senti. Ça m'a manqué. Moi je pensais très fort à toi, très fort. Tu rayonnais dans mon ventre. Je te voyais dans ma tête, li-sais ton corps en souvenir. Oui. Quand on pense très fort, très fort, très fort d'amour, on voit la personne à qui l'on pense, on la touche, on la caresse avec la mémoire. Et là j'étais là dans le souvenir. À sept heures comme chaque jour, à l'heure que l'on s'est fixée pour être ensemble et penser l'un à l'autre, l'un en l'autre à distance comme tous les jours à sept heures précises. J'étais là avec toi dans la tête et toi tu étais absente à l'heure que l'on s'est fixée pour notre rendez-vous quotidien chaque jour pour être ensemble et se vivre de caresses dans le souvenir chaque jour à heure fixe. Chaque jour, chaque jour. Tu pensais ailleurs. Tu étais pas là. Tu aurais dû être là et tu n'étais pas là. Je pensais à vide. Je le sentais, j'avais du flou dans la tête, comme un étourdissement à migraine. Comme la tête pâteuse, une sorte de gueule de bois sentimentale. Et ça me faisait glisser dans le malheureux. J'en perdais les pédales, douté de tout, je...

— Je m'excuse mais je soignais mon fils, il était malade.

Je n'arrive pas à me décider. Je n'arrive jamais à me décider. Tu m'as donné le choix entre t'embrasser sur la bouche et t'embrasser dans le cou tout à l'heure. T'embrasser sur la bouche c'est s'embrasser à deux, je veux dire, tu

m'embrasses aussi avec tes lèvres, c'est un échange, un dialogue de baisers. Mais embrasser dans le cou c'est si doux. Je n'arrive vraiment pas à me décider. Il faut choisir mais j'aime pas choisir. Choisir c'est toujours se priver et je t'aime trop pour me priver de toi. Même d'un petit morceau de toi. Que faire ? Je ne sais.

Donne ! Offre-moi la clé de ton corps ! Tu es la clé de ma vie, toutes les clés de mon âme. Tu es le corps de mes sentiments. Un seul mot de toi et tu ouvres la clé de mon corps, violes toutes mes serrures, ouvres toutes mes villes, pillés toutes mes richesses. Tu es en territoire conquis. Mais, mais... Offre-moi la clé de ton cœur. C'est affreux ! Ça me ravage mais...? Grotesque. Je cause comme un roman-photo et me vis de même. Quand on aime, on vit toujours un peu en roman-photo. La langue outrepassa la mesure et bouffie de fadaises se boursouffle de ridicule. C'est le jargon naturel de l'amour. Cette manière de causer n'est farce que pour ceux qui restent au bord du chemin de l'amour, soit la quasi-totalité du monde. Il n'est burlesque que lorsque l'on n'aime point. Aimant, je revendique l'emphase.

On est plein. Ensemble. Moi en toi, et toi en moi. Un. On est dans notre totalité pleine, fondus en Dieu. Tu t'éloignes et je suis infirme. Je m'absente et tu es handicapée et je suis mutilé. On est dans la totalité du monde, on est la totalité du monde unis. Séparés, je t'ampute et tu m'estropies. Divisés on se détruit, on est la face du mal ruinée au cœur de la douleur. Irrémédiablement en perte, tourbillonné en chute, quand l'un dans l'autre, un seul corps, on portait le soleil.

★

La savane est fraîche. La jungle remugle la liane, le soleil est ouvert de nuages, humide est la feuille sous le vernis de la pluie. Il pleut. Il pleut avec indécence. Ogtomocho est couleur de cendre. Le ciel est vert. J'ai l'âme marécage. Le fleuve vibre de boue. Il porte le crocodile. Tu portes la calebasse. Céleste. Tout d'indigo vêtue, ta tête sacrée de nattes ceinte du linge blanc. Tu avances, tu avances et la savane se prosterne dans la poussière. Tu avances, tu avances et la jungle ploie sous les palmes. Tu avances, tu avances et la savane et la jungle se confondent. Tu avances, tu avances et le monde est prière. Tu avances, tu avances et ton corps est prière et ton geste offrande. Tu avances et tu portes la calebasse. Tu portes la calebasse à la calebasse. La calebasse écarlate pleine du sang de la bufflesse écorchée du martin au bois sacré sous l'arbre grand. Tu portes la calebasse en grande cérémonie. Sous chacun de tes pas la terre devient rouge à mesure que tu avances. Tu portes le sang de la terre au plus haut de la tête sur le linge blanc qui clôt ta tête

que tu as tressée de sillons, comme un labour de nattes. Tu avances déesse et masque de beauté. Deux traits bleus tranchent ton front. Un trait noir flirte avec tes lèvres. Tu portes l'amour et la calebasse du sang de la terre en offrande avec un port de ciel. Tu avances. Vierge noire. Le monde est sous tes pieds. Je suis sous tes pieds. La jungle est plus large. La savane est plus moite. Tu avances et ton pas courbe le soleil. Tu avances. Tu es le lait de la terre. Tu avances et poses la paille par terre et la calebasse d'écarlate sur la paille. Tu te penches, tu te penches et tu bois la calebasse. Tu bois jusqu'à plus soif, tu bois toute la calebasse d'une seule goulée. Tu bois tout le sang de la terre. Alors le soleil se déchire en deux. Alors le soleil éclate et naît la lune au cœur de la forêt du sang de la terre dans le feu de ton regard. Tu es le soleil de la lune. Tu es le soleil et la lune.

— Mais pourquoi tu répètes toujours les phrases ?

— On dit que Dieu créa l'amour en répétant la première syllabe.

Et chaque fois que je te vois, chaque jour différent, ton corps me raconte une nouvelle histoire.

Je veux te voir. Je veux te voir. Je veux te voir. Quand je ne te vois pas, je suis orphelin du regard.

Hier j'ai visité la lune. Si ! Elle était nacre dans un murmure d'huître, elle levait la nuit dans un remous de gestes lové de glissements lapés. La nuit était pleine, la lune lui portait la lumière en reflet de diamant mirant sa face au plaisir d'argent laqué. Le bonheur était rond et lait. Aujourd'hui je voudrais visiter le soleil, tu m'aideras ? Tu m'apportes ton soleil Mamour ?

★

Oh ! Ta peau nue, ta peau nue. Encore plus nue d'être nue, sans le moindre poil. Et si lisse. Amia, Amia. Tu es encore plus vierge d'être nue de peau.

Tu es le soleil.

Tu es la lune.

Tu es le soleil et la lune. Tu es la lumière.

Sais-tu comment écrit-on lumière en chinois ?

Le soleil et la lune.

On écrit côte à côte le soleil qui est un carré noir avec un point en son centre et la lune qui est une amende ou une fente avec deux traits horizontaux et parallèles en son corps.

Tu es le soleil de la lune.

Extasy. Tu as le temps ? On peut encore parler une heure ? Enfin au moins une demi-heure ?

— Comment tu m’as appelée ?

— Extasy on est mercredi. Tu es béninoise non ? Et donc tu as un nom différent pour chaque jour de la semaine comme toutes les Béninoises. Le mercredi c’est Extasy.

— Et le jeudi ?

— Le jeudi tu t’appelles Jour.

— Et le vendredi ?

— Sardine.

— Oh !

Et elle est rire, rire en fou rire comme tambour. Il résonne en moi. L’air n’en finit pas de ricocher dans son jour.

Mardi 22 octobre. Sainte Élodie comme Mélodie. Le temps est au doux frais. L’heure au soleil. Le ciel est au réole. La terre ardente de chaud. Le soleil est dans le soleil. Un nuage serait une injure ou une virgule, une futilité inutile qui rythme le vide du bleu. Au jardin les verts sont obèses. Le bleu dilate la chaleur. Le désir se tient au plus chaud du monde. L’heure est à la lumière sous une brise câline. Le temps est au sourire et le soleil brille entre les nuages comme les lames d’un crime. Le ciel se branle de nuages comme l’on branle une chair. Le ciel maquille ses gris.

J’aime quand tu te maquilles léger après l’amour. C’est comme si tu avais la peau toute neuve après le péché de l’amour mon amour. Tu es chaque fois nouvelle.

— Comment peux-tu savoir que je me maquille en ce moment, tu ne me vois pas ?

— Je le sens. Je sens que tu es plus belle, là-bas, chez toi, de l’autre côté du jour. Il y a certaines qualités de silence qui dessinent comme des regards.

Je me demande si le soleil se lève toujours à la même heure au Bénin depuis que tu es partie ? Et toujours de bonne humeur ?

★

Vous venez, vous... Pardon. T’aimes pas. T’aimes pas quoi ? Hein ? Ah bon ! Silence. Mais. Au contraire tu es dans le tort. Si je vous vouvoie c’est par respect. Absolument. Non. Non. Non. Non, l’intimité ne doit pas massacher le respect. Non. Aujourd’hui tout le monde se tutoie, tout le monde s’embrasse. C’en est même devenu indécent. Se vouvoyer c’est justement faire la différence, marquer son amour, le différencier des autres rapports. Non mais c’est vrai, tu connais pas quelqu’un que déjà il t’embrasse. Tu sais même pas son nom que déjà il t’embrasse sur les quatre joues. Vrai. C’est trop énorme non ? Quand même ? Ca me répugne cette intimité obligée, obligatoire et politiquement trop correcte pour être honnête. Indécent. Je te vouvoie pour honorer l’objet de mon amour

et mon amour. C’est clair non ? Pour moi c’est d’évidence. J’aime pas embrasser à l’abattage, j’aime pas tutoyer à la chaîne. Je suis snob peut-être mais je suis snob d’amour.

C’est marrant. Tes cheveux me font rire. Hi ! Hi ! Arrête ! Hi ! Ils me tricotent le ventre de rigolade. A-t-on idée de cheveux pareils ! Hi ! Arrête. Tu fais des tresses de ficelles croisées de couleurs en délire comme étoupe en tourbillons ou fauberts d’amadou en cul de truie à tête d’âi. Hi ! On dirait que tu vas calfater ton corps ! Hi ! Ou foutre le feu au monde d’amour mon amour ! Et puis je ne te l’ai jamais dit mais ça me fait sourire toutes ces nattes tressées de fils. Ca me fait penser au rideau en plastique que les gens mettent dans le midi devant leur porte pour chasser les mouches en rideau tue-mouche. Non, non ne fais pas maussade. Excuse-moi ! Excuse-moi ! Pardon, pardon, pardon, à mille genoux et dix mille courbettes et cent dix mille contritions. Culpa mea !

— Raciste !

— Absolument je n’aime que les noires.

Non. Non, non, ne fais pas la tête ! Ne fais pas la tête ! Promis juré craché, jamais je ne recommencerai. Jamais. C’est trop méchant. Mais pardonne-moi encore. Ca se voulait un compliment.

Non mais vraiment, je ne peux pas me retenir. Et puis en haut, hi ! Ils te labourent la tête. Ils font comme un labour, un gros sillon de motte sur ton crâne à nu comme dans la terre. Tu as les cheveux de la terre. Tu es les cheveux de la terre et tu es belle comme la terre. Tu es si noire. Si belle. Excuse-moi ! Excuse-moi ! Je me tais ! Je me tais ! Je m’en vais, je m’en vais. Mais c’était compliment. Je te jure. Je voulais pas... C’était tout. Je m’en vais. J’insiste pas. Je suis rage.

Ouh là là ! Qu’est-ce qu’elle dégouline la colère ! Qu’est-ce que j’ai pas dit aussi ! Quel bâtard de l’intelligence je fais !

Le temps pleurniche dans les coins. L’appeler et elle portera le soleil. C’est ça. C’est tout maussade. L’appeler. Elle fera le temps beau. Elle est si belle.

★

Allô ? Tu. Je... Allô ! C’est toi ? Oui. Oui. Je voulais te dire. Tu es toujours aussi belle ? Hein ? Oui. Merci. Tu. L’heure est tôt ? Oui. Je ne sais. Je ne comprends. Comment une noire peut porter autant de lumière ? Comme un phare. Lumière noire. Comment le noir qui est la lumière du diable, le corps des profondeurs abyssales aux grottes de la terre, comment le noir qui est le corps de la terre et la chair douloureuse du mal, peut-elle porter la lumière aussi fort ? Comment peux-tu être aussi lumineuse ? Comment une noire peut-elle être aussi dorée ? Tu

es le mystère de la lumière. Et puis lumière noire, la beauté du vice. Soulages de tendresse.

La première. La première fois que je t'ai vue. Un sursaut. Ca ne m'était jamais arrivé. Je ne pouvais plus respirer. Incroyable. Ca ne m'était jamais arrivé. Je n'avais jamais aimé comme ça. En démangeaison. Non vraiment. C'était comme un gouffre en chute sans fin sans fin en vertige, je cramais sur place tout démangé. C'est quand j'ai vu tes mains qui volaient. Tes mains en auréole qui dansaient tout autour de ta personne. Tu étais le corps de la grâce. Non avant ça je ne savais pas que la grâce avait un corps. Oh ! Tes mains papillons ! Qui volaient qui volaient. Et moi qui brûlais. Je ne savais pas que tant de beauté pouvait exister. Non je ne savais pas. Tu es la grâce. Non mais c'est vrai. Elle est la grâce. Toi. Tu. C'est un peu... oui. Comme en adoration. C'est ça, exactement ça. J'étais tombé physiquement en adoration. Boum ! D'un coup. Vous savez. C'est ça, je vous vénérerais. Absolument fondu d'amour. L'adoration. Les fidèles qui tombent en adoration devant Dieu. C'est exactement ça. Tu étais déesse et je suis tombé en adoration devant ton corps miracle. Absolument, totalement, intrinsèquement, complètement. Je ne savais pas que ça pouvait être aussi physique. Et je pouvais toucher la grâce. Je pouvais la toucher avec les yeux. Avec la main j'aurais pas osé. C'aurait été profaner. Oh ! Un sacrilège sur ta personne. Impossible. Ne pas toucher, il est des amours qui prostituent.

Merveille ça a marché ! Le soleil pointe. Elle fait le temps beau. L'heure est soleil. Tu es miracle. Vous êtes prodige.

— Hein ?

— Non. Ca fait rien, ça fait rien. Mais tu es un temps d'amour.

— Hein ?

Qu'est-ce que ça veut dire ? Ca veut dire que tu fais la pluie et le beau temps et l'amour au jour. Tu portes le soleil.

Je suis fou. Oui bien sûr. Mais à qui la faute Mamour ? À qui ?

\*

Dimanche 27 octobre. Jour et heure de messe. Le soir respire plus clair sous son chant. Le ciel est pieux et la vallée écho de sainteté. Sainte Émeline. Le nuage pleurniche l'air grognon. Les toits geignent. Le brouillard cotonne l'air qui électrocute l'âme. Le ciel tord ses gris jusqu'aux noirs. En deuil de joie. Le temps est si maussade que l'air déprime. L'air pépie des étincelles d'éclairs défunts. Le silence n'en finit pas de s'épuiser. Le chaud se couche au corps du soleil. La terre boit le soleil et craquelle de tonnerre. Elle. La foudroyer d'amour. Elle est la lame du désir. Le ciel est pieux, il crucifie Dieu de nuages. Lune corpulente et huître, le jour après demain elle courtera son dernier quart.

Parle, parle, parle. Tu sais on peut être amoureux d'une voix. La première fois que j'ai entendu ta voix dans le magasin. Boum ! Assassiné d'amour. Je connaissais l'orage en foudre.

\*

Je t'appelle pour être sûr. Tu avais disparu. Parce que je ne t'ai pas vu tout à l'heure. Tu avançais à contre-jour et je ne te voyais pas. Je ne savais pas si c'était toi. Le soleil te mangeait. Avec ta peau noire il n'y avait pas de relief, aucune ombre, la lumière refusée, tout noir, rien ne se distinguait. Tout était uniforme. Juste en silhouette. Tu existais couronnée de soleil. Je ne te voyais pas et j'en étais tout en malaise. Alors c'est bête mais je te téléphone pour me rassurer. J'en suis resté en manque de toi.

Non vraiment, je ne savais pas qu'on pouvait autant aimer. Et que ça portait autant de souffrance.

Amia. Je répète et répète ton nom pour mieux te connaître, te connaître complètement.

\*

Quand on t'a connu, quand on t'a aimé, on est différent. Tu es si noire de beauté, si noire de lumière. Et si noire d'amour. On te regarde et on est pris à vie. Mais après, après on sait. On sait que l'on ne pourra jamais plus sortir avec une femme blanche. Jamais. Elles sont trop fades et si proches de nous. Je me sentirais pédé d'aimer une blanche. Ce serait comme m'aimer moi-même. Et si pâle que ça appelle le dégoût. Et l'ennui. Tu es si belle, tu es si noire. Oui qu'après toi aimer une blanche, donne l'impression d'être homosexuel. Tu es Vierge Noire, mon cœur d'ébène, Marie, Marie. Depuis cette découverte je n'ose pas sortir, je n'ose pas aimer du blanc. Si jamais je l'avouais à une blanche, je me ferais lyncher. Les jours seraient plus courts.

Fais-moi l'amour, fais-moi l'amour ! Commande la caresse. Dirige le baiser. J'aimerais tant que tu aies un orgasme d'homme. Amia, Amia mon amour !

Je me suis pas lavé pour porter ton odeur. Te sentir sur mon corps comme si tu me caressais encore, que tu vivais

sur ma peau, dans ma chair. Être encore un peu avec toi. Être ton odeur. Encore et encore. Te respirer tout le temps du temps. Être ta sueur. Je ne me laverai pas pendant trois jours au moins, au moins, au moins. Que ton corps soit mon corps.

Je t'embrasse tout partout.

★

Le bonheur est dans mes mains. Monte la sève, pas trop tôt. Monte. Caresse. Descendre sur le ventre. Roucouler de bonheur. Descendre encore la main, en tube. Elle régale mon sexe. L'arrondit de bonheur. La caresse, la caresse. Monte, monte la main sur mon sexe. Elle est loin. L'appeler. Pas encore. Attendre. Ma main baptise mon ventre. Branler le manche. Branler la chose. Se porter le plaisir. Encore et encore. Les doigts en tube sur le godet du sexe. Monter et descendre en chœur en rythme pour se porter le plaisir. Et elle là-bas dans sa maison se porte le bonheur, ses doigts soyeux pressent et repressent son sexe et le pourlèchent de bonheur. Elle s'introduit au cœur de son ventre. Petite reine. Toute seule elle se fait l'amour et s'enchant de bonheur. La main se caresse, la main la caresse et chantourne son petit bouton qui glousse le plaisir, humide, humide en goût de jungle tressé de marigot son petit clito clito enfle de bonheur sous la caresse de sa main qui se fait plus dure pour grossir le plaisir. Elle se caresse de tendresse. Elle s'aime. Je l'aime. Je l'aime de s'aimer. Je m'aime et me caresse. On s'aime. On s'aime à distance, chacun dans son corps. Chacun se porte le bonheur à défaut de pouvoir le donner à l'autre. C'est égoïste mais on communit. Enfin on va communier ensemble. C'est dur de vivre ensemble éloignés. Ses doigts décomposent et recomposent sa vulve. Ses lèvres entrouvertes de râles elle se fait le bonheur. Elle est toute liquide de murmures. Et moi en même temps au même moment je m'encense le sexe, je me le suce le bonheur. Monte, monte la sève royale. Je me pétris la verge, me branle en rythme. Mais pas trop vite. Attendre. Ne pas précipiter. Qu'elle soit prête, qu'elle s'abandonne juste au bon moment. Ca va y être. Ca y est. La sève monte. Elle bouillonne. Prendre le téléphone, lui dire. Lui. Apport... Allô, allô ? Chérie Chérie ? Ca y est, il faut que tu viennes, je suis prêt, et toi ça vient ? Es-tu prête ? Oui ? Oui ? C'est bon. On va glisser de plaisir, on va glisser le plaisir. J'ai le bonheur qui monte dans mon sexe. Je vais jouir de toi dans mes mains mon amour aimé. Es-tu au bord du bonheur ma chatte ? Es-tu ? Oui. Caresse-toi plus dru, je vais venir. Et toi viens ? Oui. Bientôt ? Oui. D'accord. Je t'aime. Je pense à toi. Je m'aime en ne pensant que toi. Oui. On va éclater, on va jouir ensemble mon amour. L'un de l'autre mais au loin l'un de l'autre mon aimée. Tu es prête ? Oui, tu murmures bonheur. Oui ! Ahhhh ! Lâche les vannes. Ohh ! Le bonheur est dans la main. Déflagration. Enfle le souffle qui s'effondre. Il pompe le bonheur infini. Mille paillettes me crucifient de jouissances. Jouir ensemble en même temps

quel bonheur ! Tu es ma jouissance mon amour amour. Je t'aime. Tu es mon arc-en-ciel. J'ai ta marque dans mes doigts. On a allumé le ciel ensemble. Tu as joui, tu as joui ?

Oh ! Je me suis éjaculé de moi-même et lui offre mon bonheur solitaire. Ensemble.

Allô ! Allô !

Très fier que la première fois qu'ils se sont aimés corps contre corps pressés d'amour et de mains, c'est elle qui a joui la première. La première fois qu'ils se sont aimés, c'est elle qui a rencontré le bonheur la première. Il en est bouffi d'orgueil. Je me souviens. C'était... Vous ne compreniez pas que je ne sois pas sauvage. Mais qu'au contraire je vous amène au plaisir lentement. Sans penser à moi. Ou plutôt sans penser à moi en direct, en premier. Mais que je connaisse l'amour par ricochet par votre intermédiaire d'une certaine manière, en passant par votre corps en retour. Vous n'aviez pas l'habitude. J'étais caresse et caresse et encore caresse, que caresses. Je n'en finissais pas de lécher votre corps jusqu'au plus secret de votre chair, au plus intime de tous vos méats. Encore et encore la langue en inquisition, vous étiez essoufflée de plaisir jusqu'à vous répandre liquide, liqueur. Et moi qui n'en finissais pas de vous malaxer de baisers jusqu'au bonheur, jusqu'à satiété, en overdose, à ne plus pouvoir comme éjaculée de soi-même tu étais sous la caresse. Puis le doux, le doux sauvage est monté et t'a envahie. La houle puissante et fleurie d'épines de l'orgasme par vagues et par vagues comme un grand fleuve granuleux, sans fin, sans fin. Vous n'étiez que frisson. Tu buvais le monde dans le bonheur du plaisir ma mie ma mie aimée, Amia Amia. J'étais votre corps, j'étais votre bonheur. Je me rappelle, vous avez sifflé de jouissance quand l'orgasme vous a délivré de bonheur. Vous étiez tout en soupirs de désir, toute révélée et livrée de trouble à enfanter le monde. Et moi je vous contemplais inondée de votre joie. Jamais le jour ne fut aussi clair. Tout votre corps n'était que murmure, murmure d'amour mon aimée adorée.

Et toi ma vierge noire quand prendras-tu corps dans mon corps ? Quand ?

Pas racine oh non ! Mais chair.

★

Chaque fois que je me réveille la nuit, tu es là, c'est toi qui me réveillés. Je pense si fort à toi avant le sommeil et pendant le sommeil, tout le temps, si fort, si intensément qu'au milieu de la nuit ça me réveille. Et tu es là dans mon rêve, chaque fois, chaque fois. Tu ne m'as pas quitté une seule seconde de la nuit, je le sais, je le sens, meublant tous mes rêves tout le temps en permanence. Je me réveille le corps en pont. Oh Dieu prodige

tout arqué d'amour tendu à rompre les veines en saillie à ne plus pouvoir, si tendu comme éjaculé de moi-même ! Vous me tenez à mort, vous me tenez à tordre et briser Amia Amiia aimée ! Oh au nu du drap, voûté comme un pont, bandé comme un arc je jouis de toi, de toi, de vous, je n'en puis plus ! Je suis votre sève aimée. Vous êtes dans mon corps même au plus profond de mon sommeil et me buvez lorsque je me réveille. Toujours tout le temps, toute la nuit même à mon réveil vous m'habitez Mamour. Dix fois, mille fois je me réveille pour penser à vous, être vous totalement, vous en votre corps mon aimée.

Oh ! Je ne sais comment vous dire. Mais je deviens splendide quand tu jouis, je jouis de votre jouissance. Quand sous la caresse, sous la caresse, tu n'y tiens plus, je n'y tiens plus. Quand sous mes doigts tu t'arques de bonheur. Oh ! Oh ! Ce n'est pas possible tant de plaisir ! Non vraiment ! Je te caresse, je te caresse, tu te dissous liquide. Je te suce, je te lèche et d'un bond tu gicles de toi-même. Tu te retournes et tu te dresses à l'envers, enceinte de bonheur. Je n'ai jamais vu jamais tant de beauté en tension. Ta tête sur le lit, renversée, tes deux pieds ancrés sur le lit, tout ton corps arqué, bandé comme un arc, tu fais le pont. Mama mia ! Oh splendide ! La courbe parfaite de ton corps appelle la jouissance. Je te caresse. Tu es le pont de l'amour. Tu es l'archet de mon bonheur. Et ton rôle, ton rôle n'en finit pas de me combler de jouissance. Ta plainte, ta plainte qui s'éternise de bonheur et prolonge sans fin le jour. Je succombe. Surtout, surtout, voir votre dos renversé de s'offrir raidi de tremblés, abraqué de souffrance. Et votre ventre offert tendu de frissons qui fait le pont, je me noie. C'est comme l'auréole de Dieu, je jouis au son de votre bonheur. Toucher Dieu.

Tu ne m'appelles jamais, j'ai l'âme en sang.

Tu sais, j'ai encore des choses à dire à ton corps.

Je ne vais pas ver ver vir vrillage entre dire. Oh excusez-moi je suis si troublé que... ! J'en suis tout chamboulé.

Respire un bon coup et reprends triple couille !

Je suis si chaviré que je bouleverse la langue ! Je ne sais si ça, si ça...Excusez-moi ! Si ça te fait plaisir mais tu m'ouvres l'Afrique. Et ton corps la jungle.

Donne-moi ta main. C'est difficile par téléphone ? Oui bien sûr. Mais pas tellement, il suffit de l'apiquer le long du combiné. Tu as des mains si longues de noir, si fines, comme des anguilles de ciel, toujours elles papillonnent, allongent le jour et le plaisir. Elles parlent. Comment les oublier ? J'ai jamais vu des mains aussi bavardes de jeunesse et d'amour. Elles sont copieuses de rire. Tu sais, je connais bien tes mains, je les ai tant embrassées. On ne connaît bien une personne qu'en connaissant ses mains.

Moi je les vois ligne par ligne, empreinte par empreinte gravées au par cœur de ma mémoire.

Parle, parle, parle ! Ta parole me hante.

Les gens croient que l'amour c'est souverain, céleste, paradisi, champagne et arc-en-ciel, c'est souterrain l'amour. C'est une longue, longue descente en cave, mais une descente qui est montée.

Il y a une caverne, le noir, l'ennui qui suinte, le quotidien qui vous encrasse. Et ça bondit en flamme. Le noir plus noir. Et une boîte d'allumettes d'un coup. On craque l'allumette. Crac ! Et l'amour vous incendie d'un coup. Crac ! Brûlés vifs, arasés, sonnés, victimes à vif du bonheur. C'est ça. Je t'ai vue et ça a été une révolution dans mon crâne. J'en suis cramé.

— Oh le grand brûlé de l'amour remets-toi !

Lune amenuisante, ayant passé de deux jours son dernier quart. Lundi 28 octobre.

★

Mardi 29 octobre. Saint Narcisse, pourtant je ne vois que toi, je ne me regarde même pas dans le reflet du puits d'amour. Lune en son dernier quart, affûtée comme une lame. Elle est déjà petite en sa décroissance. Le gris du temps déteint sur les âmes. Le temps est gris gris, l'heure colle, la fenêtre a perdu toutes ses ombres. Ce jour est vieux avant de naître, il décolore les cœurs qui font la gueule. L'air est cotonneux, le temps paresseux. Le ciel sans nuance. Les nuages sont en cavale d'humeur. Demain il faudra passer un cache-nez au ciel pour que son humeur ne s'enrhume point et ne la gâte point. Que fait-elle ? Il est tard. Peut-être que son corps ne chante que la nuit ? L'air est gras d'eau. Il fait nuit, je me demande si je sors ? Si j'aurais encore peur du noir, je suis tellement enfant.

Je suis né dans votre ventre au cœur de l'Afrique. Jungle et marigot. Tu es la fièvre. Tu es l'origine de la brousse et plus noire que le cul de la terre. Fétiche des goyaves et la sève de la fête. Le ciel est haut de lianes. Le tambour récitait ton nom en deux syllabes. Sous l'arbre de 1000 ans tu frayais avec ton frère à plaisanterie et vous reveniez du champ du vendredi le pagne comblé de sapotilles. Le ciel est couleur de boue, il la charrie de nuages. Le moite sucré de l'air encolle le monde et copule le marigot. L'heure est chaude. Elle joue du hoddou aux cordes de cheveux. Le frère jumeau a été égorgé dans le berceau de sa naissance. Courbe la palme. Le son dégueule de poussière. Tu stoppes ton corps immense au chaussé du masque. Tu as trempé ton mouchoir d'eau bénite. Le ciel se déchire en trois du

son des tambours. Ils parlent le monde. L'eau est noire. Sur la plage en forme de croissant, sur la plage qui porte la lune tu arrêtes ton corps. Tu te poses, tu es la gloire de la femme. Le ciel coule comme un sirop en velours. En tes bras d'or tu portes la chose qui engendre, elle est ronde comme un carré. La canne est dans le vase d'eau. Le mâle du ciel en la femelle d'eau. Et l'eau est lait. Trouble est le monde. Tu l'abordes. Tes mains sont une prière, les sons fondent. Lourd est le ciel, liquide. Une pirogue de seize noirs remonte la plaine au cœur de ta tête en faisceau couronnent ton masque. Cent torches éclairent le soleil. Tu te tiens à la matrice du monde. Tu et Ils. Le ciel se déchire pour la troisième fois, il est engendré de nuit. Trois galaxies s'avortent dans le ciel en une pluie d'étoiles. Ton regard est le vent, ton corps est le souffle. Tu avances arrêtée au bord du fleuve dans l'auréole de lune de la plage. Tu lèves ton bras comme le serpentaire brandit la foudre. La panthère feule au cru de tes viandes. La jungle t'habite. Les tambours engendrent les arbres, le vent la terre. La nuit n'en finit pas de s'ouvrir de feuillages, la lune est vorace, elle travestit la peur. Épaisse est la nuit, lourde la forêt. L'œil du ciel branle le chant qui creuse un puits à tes pieds, un puits immense où conjuguent toutes les marées du globe. Tu baisses les yeux au cœur du puits et tu descends, tu descends au son du son. Tu es la chute. Un grand vent de cordes se dresse qui épuise le monde. Silence bruissant d'orage. L'air est pierre, la terre rivière, le léopard fendu dans son âme. Chute verte. Tu lèves ton sein haut et aspiras le monde. Alors tu montas en ton souffle. Alors tu tombas dans ton corps. Le jour est nuit, la nuit tonnerre, corne le monde, il naît à lui-même en ton corps. Tu dresses ta tête au plus haut, tu ouvres ton sein et sors le couteau. Tu le lèves très haut, au très haut, à la touffe des nuages au cœur du masque. Tu brandis le couteau et t'ouvres le ventre pour délivrer la nuit. Ventre noir de lune lisse en calebasse. Coule, coule le sang. La lame déchire le monde et le soleil sort de ton ventre. Il pleut du sang. Le soleil brûle la lumière. Le monde naît de la lumière, du ventre du soleil qui grille la terre de sa flamme. La naissance est violence.

Tu m'engendres.

Mercredi 30 octobre. Saint Bienvenue. Quel saint pouvait mieux célébrer l'amour, il le vénère? Je suis bienvenue bienheureux, Vincent Bienvenue. L'angélus emplit l'église, lisse le son. Un nuage dorlote la ville. Le soleil vient de sourire à la fenêtre. Il est si fier de sa naissance. L'air est de bonne humeur et odeur. Le soleil double son ardeur. Ah si seulement je pouvais aller batifoler dans son corps comme en luzerne! Le soleil hurle si fort sur le toit de zinc que l'on dirait qu'il porte neige. La terre boit le soleil. Le ciel est soleil, puis le ciel est nuage. La terre est bonheur. Si seulement elle pouvait lever le jour dans mes veines. Comme le matin dit bonjour au jour.

\*

Hier. Hier. Tu n'as pas voulu que je t'écrive, ni que je te téléphone. Comment t'as pu? Comment t'as pu? Comment? Tu ne savais pas que tu me crucifiais? Tu ne le savais pas? Tu as fait grève de toute écoute sur ma personne. J'en suis malade et dévoré d'angoisse. Pourquoi? Pourquoi contre moi? C'est me tuer à petite mort. Je ne peux pas vivre sans toi, sans te respirer, sans t'entendre. Ou si mal que ça n'en vaut plus la peine.

Excuse-moi! Excuse-moi! J'ai raté! J'ai raté! J'en étais malade. À sept heures comme chaque jour je n'ai pas pu penser à toi comme l'on se l'était promis à heure fixe, tu pensais à moi, fort, très fort et moi j'ai pas pu être avec toi à cette heure-là, j'avais un client très gros, très gras, qui me prenait la tête, qui voulait pas partir, qui n'arrêtait pas de s'engouffrer dans mon emploi du temps et qui ne décrochait pas, il ne voulait pas me libérer et je ne pouvais pas le chasser, j'enrageais, l'heure est passée et lui était dans ma tête en ravage et pas toi, j'en suis malade, malade, chaque jour on devait penser l'un à l'autre à fond à heure fixe et j'ai failli à cause d'un glaviot de client, je m'en veux, je m'en veux, je n'avais jamais failli, c'est la première fois, je... Me pardonneras-tu?

Ca m'a fait rire mais ça m'a fait rire quand tu m'as demandé de faire l'amour dans la position du missionnaire. Hi! J'en ris encore. Moi je préférais te prendre par derrière, pas comme on encule mais un peu. Oui, je préférais cul à cul, à l'africaine, j'aime tant le frottement tout lisse, tout doux frais de tes fesses sur mon ventre, ça me bouleverse tout partout en folie. Hi! Mais quand même en missionnaire! Hi! Me voilà-t-il pas obligé de me faire curé pour t'aimer, curé blanc et père, père blanc. Hihi! Deux fois blanc, blanc de peau et blanc de soutane. Hi!

Ce que je ne comprends pas. Ce qui pour moi reste un mystère. C'est pourquoi tous les hommes ne tombent pas instantanément amoureux de toi dès qu'ils te voient? Chaque fois? Tu es si belle. Ca me dépasse. Je ne comprends pas, tu devrais être assaillie de demandes, de regards, d'hommages et ça me fait peur. Ca me fait mal aussi. Tu es si belle, tous ces hommes qu'ouvrent ton sillage, comment se fait-il qu'ils ne grouillent pas en grappe derrière ton passage? Pourquoi ce n'est pas pagaille et dispute dans le sillage de ton corps? Pour moi ça reste incompréhensible.

Il ne faudra jamais que l'on s'use à s'aimer. Hein? Promis? Promis. Rien de pire qu'un vieil amour rapiécé qui sent le remugle.

Je voudrais savoir, je voudrais savoir combien d'heures encore je t'habite, j'habite encore ton corps après l'amour? Je veux dire après que je sois venu dans ta maison intime. Après qu'on ait échangé nos corps d'amour, échangé nos corps dans l'amour. Encore quelques heures? Le goût

de toi en moi, de moi en toi. Je veux dire combien de temps on reste séparés mais encore ensemble, dans la brume de l'amour ? Combien ? Quelques heures.

Mais qui ont goût d'éternité. Moi je te suce après si longtemps, si longtemps. Tu sais, après, encore, pendant des heures, j'en suis tout enveloppé.

Je l'aime tellement fort qu'une fois j'ai eu un dégoût d'elle violent en nausée. Comme une overdose. Ne pas lui dire, ne pas lui dire. Je ne voyais que le laid en elle. Je saturais de tant de beauté. En panique. Ça me clouait de dégoût. C'était ses petits cheveux frisés en friselis de négresse sur la nuque comme des poils de bitte. Insupportable. Et qui remontaient sur la tempe. C'était comme un champ de crasse. Je n'ai pas pu. Ma main s'est retirée. Pourvu qu'elle ne m'ait pas vu. J'étais surmené d'amour. J'ai craqué. À dégueuler. Je n'ai plus vu que le hideux en elle. J'ai grand honte de remords parfois, mais je me dis que je l'aimais trop, à me chavirer la cervelle en outrance. Que c'est pour ça. Aimer en overdose ça sature.

★

Oui. Je. Oui. Non. Je ne sais pas. Si... oui. C'est étrange quand même. Je. Peut-être malgré tout. Peut-être. C'est si noir l'inconscient. Les nègres. C'est tout pareil. Je veux dire souvent tu confonds. T'as devant toi un nègre, une négresse ? Tu sais pas. Ça a pas de sexe. Tu fais pas la différence. Tu sais pas si c'est un homme ou une femme. Les noirs noirs et les noires noires c'est tout pareil au même. Si elle est en pantalon, tu peux pas lire le sexe. Tu sais pas. Bon, si elle est en boubou flamboyante. D'accord. Tu vois bien que c'est une femme. Ok ! Mais tu le vois que par l'habit. C'est pas plaisant, plaisant. Tu le vois pas par le sexe. Alors ça attire pas tellement. Je pense qu'inconsciemment les hommes qui aiment les négresses sont pédés en fait. Des pédés qui se le cachent. Qui n'osent pas aller au bout de leur désir. Alors ils se paient une noire pour compenser. Enfin bon c'est pas à dire. Mais les noires ressemblent tellement aux noirs jusque dans leur nom. Oui. Qu'aimer une noire c'est aimer un homme d'une certaine façon.

Oh non ! C'est ignoble ce que je dis. Ne pas lui dire ou elle me déchirerait à dents pleines.

Ouvre ton pagne, ouvre ton pagne. Je suis ton enfant. Ouvre grand ton pagne, plie-le en fichu et porte-moi dans ton dos comme les femmes de ton peuple portent l'enfant, je suis ton enfant. Brinquebalé, porté dans ton dos tout le jour, je dors d'amour ancré en ton dos mon amour. Je suis ton petit fichu à carreaux boubou.

Tu sais, ça a l'air idiot, mais... Comment dire ? Je ne sais. Ça a l'air bête mais... voilà, c'est défendu d'être aussi belle.

Non on n'a pas le droit. Absolument. Ne ris pas, ne ris pas ! C'est sérieux. Ne te moque pas, ça n'a rien de drôle ! Tu es la vie. Tu arrives. Tu viens et on est en révolution. Tout chamboulé de l'intérieur. On se tient plus d'amour, tout en fièvre assailli de désir à torture. Rien que de te voir, rien que ton sillage. Et après tu repars. C'est pas juste. Tu n'as fait qu'une apparition et on est malade. Je suis en supplice. Te revoir, te revoir, je ne pense qu'à ça. Tu ne sais pas les ravages que tu provoques. Aussi lorsque l'on est aussi belle, on n'a pas le droit de sortir. Tous les hommes que tu allumes de ta silhouette, sont en martyr. Ils se consomment vivants de regret. Non c'est vrai, c'est vrai. Ils brûlent vifs, incandescents de cauchemar. Rien que de savoir que tu es partie, que tu existes. Que jamais ils ne te reverront, ils sont au calvaire. Rien qu'à cette idée. Oh yaye ! Tu viens, tu repars et chaque fois tu me crucifies.

Si tu savais, si tu savais ! Je n'ai pas osé te le dire avant. Si tu savais comme j'ai eu peur, mais vraiment peur, peur, une peur peur à vous glacer la colonne, vous foraminer l'angoisse en ciseaux. Une peur panique. Quand, lorsque la première fois que j'ai dû me mettre nu et que tu m'as vu pour la première fois nu. J'avais tellement peur que tu me trouves trop vieux et me rejettes. Et j'avais tellement honte de ma peur tellement. Comment dire ? J'étais déchiré de moi. Je ne sais pas comment j'ai eu le courage. Vraiment, vraiment ! Si jamais, si jamais tu m'avais refusé ou même si tu avais fait la moue, je serais mort sur pied. Mais tu m'as regardé avec une telle tendresse que j'ai fondu d'amour à me dissoudre. Et j'ai même rajeuni peut-être même. Tu m'as transfiguré.

— Le miracle de l'amour.

— Absolument, te moque pas !

— Hi ! C'est pour ça que tu as mis une heure à te déshabiller. Je ne comprenais pas. Je me demandais si tu avais plus envie, si...

— Oh tais-toi, tais-toi ! Non. Tu es si jeune je suis si vieux, c'est dramatique de vieillir. J'ai tellement honte d'être si vieux, tellement honte, tu ne peux pas savoir.

★

Vite, vite, l'entendre, l'entendre. L'appeler, je ne tiens plus. Je vis en urgence. Le téléphone où ? Là. Mais là. Oui. Vite, vite ! Si tu ne l'as pas en main dans 5 secondes elle sera partie. Sûr certain. Faire vite. Voilà trouvé ! Le numéro ! Vite ! Allô, allô ! Ah ! Non rien. J'appelais juste pour appeler. Hein ? Non rien. Si juste. Non je te téléphonais juste pour te dire que je t'aime. Au revoir.

Tu es mon frisson.

Tu es jolie, tu es même très jolie mais tu seras plus belle demain. C'est pas tout à fait passé. Tu as roulé des yeux



de déception. Vous avez pris votre grosse voix gentiment courroucée. J'ai adoré. Une voix ronde un peu colère avec des cailloux qui seraient des bonbons, une voix qui roulaient des champignons et qui gronde comme on rit. Une voix noire, de femme noire qui fait rire la langue avec son accent de palme. Oui, vous roulez de la voix comme on roule des yeux.

J'ai des toutes petites lèvres, si petites qu'elles sont absentes. Je n'ai pas de lèvres, juste une petite fente. Tu as des lèvres énormes, plus grosses qu'un bateau. Si grosses que je me demande comment l'on arrive à s'embrasser. Chaque fois pour moi c'est un miracle.

Tu as l'amour lippu ?

\*

La ville est en eau. Le ciel la mine d'orage. La rue patauge et gicle allégrement. L'après-midi gît comme l'on écrit ci-gît. Dehors, dedans tonne le désir. Le temps est gras et luisant. Les corps ruissellent de sève aux eaux bénies de l'orage. Son corps est oraison. Le ciel s'efface de pluie. Il pleut les larmes de Marie Madeleine qui sèchent les pieds du Christ. Il pleut des cordes et des seaux. Elle se lave d'orage, je boirai toutes les eaux de son corps ruis-selé d'eau. J'ai le corps en tourmente. Samedi 2 novembre. Jour des morts. Que l'amour ne porte pas le deuil mais gangrène le chagrin et incendie de bonheur. Que tu sois lumière. L'heure est au soir, au soir du jour. Lune grosse de petitesse menue, elle sera neuve dans deux jours.

— Pourquoi toujours tu nommes le jour du nom d'un saint ?

— Parce que c'est le nom du saint du jour.

— Oui mais pourquoi ?

— Parce que pour sanctifier l'amour. Notre amour sera protégé et plus proche des Dieux dans les mains des saints.

Je suis son chien pourvu qu'elle aime les animaux.

Tu es en moi tout le temps en permanence et c'est magie. Le monde est tellement plus plein Mamour. Tu es partout. Tu es mon auréole, mon ange de garde. Tu... Le matin je me lève échevelé de nuit, j'ouvre un œil timide de conscience tout ébouriffé de draps, tu es déjà dans mon lit au creux de mon corps. Tu me fais faire le tepee ardent. Je n'ai pas encore ouvert un œil que déjà tu es dans mon lit après avoir hanté toute ma nuit ma mie. Je me lève. Tu m'accompagnes. Je prends la douche, tu la prends pour moi. Tu es l'eau qui coule sur mon corps. Et la serviette chaude qui m'habille de sec et me fait connaître le premier

bonheur du jour. Tu es les dents du peigne qui me coiffent et la cravate qui me noue le cou et mon reflet dans le miroir au bout de la lame qui me rase. Tu es mon nimbe. Je vais déjeuner. Tu règues au fond de mon bol de café, la chevelure large de mer. Tu me chavires. Je mâche le pain brioché, tu niches dans sa mie. Je porte la fourchette à ma bouche. Tu te tiens empalée au bout de ses dents. Je te croque. J'ai l'amour cannibale. J'ai mangé, je t'ai mangée à la va-vite, je me presse, tu me presses pour aller au travail. Dans l'entrée je jette un œil à la glace. C'est ton reflet que je vois dans le miroir. Hi ! Plus j'avance dans le jour plus tu es là. Tu me hantes. Je sors, je suis dans la rue, c'est ton pas que j'entends derrière mon pas, ton souffle qui court dans mon dos. Le métro ? Je descends, tu descends, je remonte, tu es devant. On attend. Passe la rame. Je monte. La rame repart, tu es devant moi debout dans la coursive centrale du wagon, à deux mètres et cinq pas. Je ne suis jamais seul. Tu es mon hosanna et tresses mon bonheur. J'arrive au travail, tu te tiens derrière moi au bureau mon ange. Tu es partout. Tu es partout où je suis. Tu es moi. Je te vois tout le temps à chaque instant. Le jour est merveille. Je travaille et tu es ma matière. Je téléphone, c'est à toi que je téléphone. On me téléphone, c'est toi qui me téléphones. J'écris un rapport, c'est ton corps que j'écris. Et puis la journée se fatigue. C'est l'heure de quitter le bureau et de revisiter le métro en retour. Tu me suis, je le sais, le chemin est plus court avec toi qui marche à côté de moi et toujours meubles mon espace. Tu montes avec moi dans la rame. Tu rentres à la maison avec moi je le sais. Toujours tout le temps je te vois. Tu es l'air que je respire. Et puis vient la nuit. Et le miracle à côté de moi, je te vois Mamour Amia Amia Amia. Je peux te penser, je peux t'aimer, je peux te toucher, enfin avec les yeux de la pensée ma mie. Tu accompagnes ma nuit à côté de mon corps, tangente à mon âme. Et ainsi va tout le jour chaque jour à chaque instant, tu me meubles. Tu es ma tempête.

Il y avait les blancs et il y avait les noirs, je n'y faisais pas attention. Oui, il y avait les blancs et il y avait les noirs, je parle d'avant, avant de te rencontrer et d'habiter ton corps. J'étais plutôt chez les blancs. Et puis je t'ai vue. Et puis je t'ai aimée. Et puis je t'ai connue. Et je sais que les noires sont magnifiques et souveraines. Avant je ne regardais pas les femmes noires, je ne savais pas qu'elles existaient pratiquement. Maintenant que je te connais, je les trouve splendides. Je veux dire maintenant si je regarde dix noires, il y en a huit ravissantes au corps d'extase et deux moches. Et si je regarde dix blanches il y en a deux jolies et huit moches. C'est vrai, je te jure. Si si, je t'assure. Maintenant je sais que la beauté est noire, je le vis dans ma chair. Tu m'as hanté de noires.

Je t'embrasse absolument partout et de part en part.

\*

Tu es le soleil de l'amour. Tu es mon soleil. Dans certaines légendes la femme coucha avec le soleil et créa l'amour. Dans certaines. Dans d'autres le ciel coucha avec la terre et engendra le soleil qui, en grillant, est le jour qui est le corps de l'amour. Avec une variante où la terre coucha avec le ciel et créa l'amour qui engendra le soleil dont le corps est le jour. D'autres où l'air en ébullition de lumière, indéceusement courtisée par le ciel créa le soleil pour brûler d'amour. Toi tu es l'amour, ton corps est le soleil de l'amour. Tu es la légende du soleil noir ma reine.

Dimanche 3 novembre. Saint Hubert, j'aime, l'amour est en chasse. Lune petite et peu épaisse. Demain elle sera nouvelle. Le ciel est dans le ciel et le frais est dans le jour, de petits nuages en voile de virgules peignent coquets le ciel. L'air a une gueule de station balnéaire. Le matin est vert et mon cœur trop mûr. La lumière se dore de sieste. Le ciel rigole de nuages et le soleil grille sa vie. Elle sera plus belle aujourd'hui, il fait si beau. 10 heures sonnent aux horloges. Le ciel nie les nuages. Il est bleu et beau jusqu'au vulgaire. Le vent frissonne les arbres. L'air est interdit de nuage. Le bleu du ciel est une prière, le vent joue de feuillage. Les arbres repeignent au tendre leur vert. Ce matin tu es encore plus belle. Les femmes sont plus belles le matin sauf celles qui promènent leur chien. Le soleil fait de l'œil à la fenêtre.

Oh, ohh, hoh, chaud devant, glacé derrière! Quand je pense, quand je pense que l'année dernière à même date, je te rêvais, je ne te connaissais pas. Je ne savais même pas que tu existais. Quand je m'en souviens, je me demande comment je pouvais vivre. Je ne vivais pas d'ailleurs, j'étais mort-vivant, je traînais ma vie en lèpre. Je me demande comment les gens faisaient pour vivre avant de te connaître. Je. Quand je serai toi?

La première fois que je t'ai vue, j'ai tout catapulté. Le cœur gelé, troussé d'angoisse dans l'incendie de la découverte. Je ne savais pas que c'était comme ça. J'étais ivre de vie et parcouru sans fin d'un long frisson de toute l'âme. J'étais vierge et tout et tout innocent du monde comme à jeun éternel. Tu es venue : frissons. C'était comme la première fois, la première fois que je voyais une femme sur terre. La terre était neuve. Tout était neuf. Ton visage un nouveau paysage. Lorsque l'on rencontre quelqu'un d'aussi neuf pour la première fois, qu'on est transi d'amour, c'est comme si on naissait pour la première fois. C'est comme si avant j'étais en jachère et tout était en friche. Elle arrive, pour la première fois. Avant je n'existais pas, j'étais là simplement, autant dire rien. Tu arrives et la terre naît. Tu souris tout un paysage neuf naît. Ce n'est pas la Normandie ou l'Abyssinie ou le Kamtchatka. Non, un paysage tout neuf, que tu crées, qui est toi, que je n'avais jamais vu. Tu recrées le monde. Absolument. C'est mon premier émoi. Oui. Et votre premier émoi vous découvre nu et neuf. C'est ça. Tu es là. Tu es rien. Et d'un

coup ça tombe. Bing! La révélation. Elle est là. J'avais à te découvrir. J'avais comme une terre nouvelle à découvrir. Voilà! Oui tu étais une découverte. Un visage que j'avais jamais vu. Un pays nouveau. J'étais ravagé par la découverte, le désir de te découvrir. Je ne savais pas que le monde pouvait être aussi neuf. J'étais comme un explorateur de ton corps qui me révélait à chacun de tes gestes des terres nouvelles et qui me faisaient neuf. Tu lèves les yeux au ciel et je vois la courbe de l'eau érodée de pierres qui descend le Golan et inonde Tibériade avec un bleu que dévergonde le vert et la grâce de la cruauté de l'aile d'un faucon pie dont l'ombre lime le sable en son vol, alors je sais l'odeur du désert. Tu tournes la tête à gauche et c'est la terre d'Afrique que je lis. Avec sa terre rouge d'insomnie ravagée de grappes d'insectes qui avortent les siestes et suintent le trachome. Avec ses rumeurs d'arbres qui grimpent le ciel dans des ramages de singe et de songe léopards. Avec le marigot croupi d'interdits qui rouille l'avenir de pustules bleues grouillant la nuit, alors je connais le goût de la terre. Tu avances, tu mets ton corps en marche, je parcours la prairie mûre en sa course sans fin de vent aux joints de steppes foulées de rumeurs jaunes qui piétinent les yeux et masacrent le regard hagard des nomades qui se cravachent à meurtre de joncs sauvages. Le ciel aveugle le fleuve rouge d'herbes siliceuses qui lient l'Asie Centrale à la Patagonie. Je lis SamarKand sur ton ventre. Tu te retournes dans le sillage de tes mains Le polypore ouvre l'hygrophore perroquet. Saint-Denis est fendu de mer, couleur pharmacie où la drogue encolle les rêves. Les banlieues poubelles pustulent la charogne qui engrosse Wall Street. Les houles friponnes des boulevards canailles bouillonnent le sang des amazones roses. Alors je connais la liqueur de la mer en ses messages de houle. Et puis juste un clin d'œil et c'est toute la page du monde qui s'ouvre autre et déchirée en verso. La terre couche avec mars et vénus grille en fournaise dans des vols de phacochères. La grâce habite les airs alanguis d'Himalaya où dans la balance des nuages les aires de l'orfraie engendrent sur l'Orénoque des nids d'agoutis tressés d'ibis arc-en-ciel. Alors je galère d'amour sur tes chairs. Quand tu te déplaces, tu crées ta géographie. Je lis l'Océanie en tes yeux et l'Australie au creux de ton épaule douce, l'Afrique sur tes lèvres et l'Europe dans ta bouche baiser et la Birmanie dans la couleur de tes joues et Java au recourbé de tes cils. Et... Avec toi j'ai fait le tour de toute la terre en un seul coup d'œil, dans le premier regard.

Et lorsque hier tu t'es dévêtue et tu t'es assise nue sur mes genoux, j'étais électrique, en commotion d'amour.

Je me demande si là-bas au tout là-bas au Bénin le soleil se lève toujours depuis que tu es partie?

\*

Inondé. Le monde inondé. Souffle d'or. Le vent était dans la tour. La lumière était dans le trouble comme on parle du trouble amoureux, le trouble agité et frémi. Tu as sonné. L'heure s'est arrêtée dans l'air. Le soleil était derrière toi comme un père incestueux. Il te faisait haute. J'ai ouvert. Tu habitais un manteau. Splendide. Deux pas. Tu as fermé la porte. Deux pas. Puis un pas. Le manteau a glissé, tu l'as fait tomber à tes pieds, tu étais nue. Hallucinée de beauté. Tu illuminais. Je pouvais toucher le silence avec mon souffle et ta peau. J'étais hérissé de bonheur, haleté de saisissement. Ton corps s'est ouvert. Tu t'es donnée. Depuis jamais les jours ne furent les mêmes jours. Depuis.

Je me souviendrai toujours tout le temps quand tu as fait de moi un homme. Tu as souri, tu as souri. Tu t'es ouverte. Tu as gobé mon sexe. J'ai joui comme un caprice. Tu m'as couronné.

Je t'aime tellement, c'est comme un meurtre en permanence dans mon ventre.

Avant. Dans la force de l'âge et même dans la force de l'âge dépassé, je rageais. Je me trouvais beau, très beau, j'ai toujours eu la modestie modeste, et j'enrageais qu'aucune femme ne profite de mon corps, tant qu'il était encore jeune, encore beau. Je vivais ça comme un gâchis. Vivre célibataire et cloîtré d'amour quand on a un corps magnifique je trouvais ça impudique et même immoral. Comme une immense humiliation et un manque incandescent.

Je voudrais voir ton ventre. Ouvre ta chemise ! Dégrafe, dégrafe en hâte ! Encore un peu. Largue le pantalon ! Plus bas ma chérie d'amour, plus bas. Merci. Votre ventre. Je ne le vois pas mais je le sens. C'est comme un petit réveil. Ton ventre. Je le regarde longtemps, le suce du regard. J'ai l'impression de naître de ton ventre. J'aurai tellement aimé.

Paille et cuivre. Le soleil est ardeur. Il porte ton nom, ton nom à toi, l'or de son corps. Le soleil est ton nom, le soleil est ton corps. Le soleil est montagne d'or, ton corps. Le soleil est côte d'amour, est côte d'ivoire, le corps de ton corps, la terre de ta chair. Le soleil est côte d'or, ton corps est côte d'or, je l'adore. Elle, elle, elle n'en finit pas de chanter dans mon ventre. Le soleil est or. Il porte votre corps. En ce jour la brume est interdite.

Excuse-moi de t'aimer autant. Je sais que tu n'as pas que ça à faire. Que tu n'as pas le temps que de m'aimer. Excuse-moi si mon amour est trop lourd s'il laboure un peu. Des ailes, je vais lui donner. Des ailes. Promis. Je n'insiste pas comme un vendangeur. Mais je ne peux pas m'en empêcher.

Ton pied, ton pied ! Monte-le ! Courbe la jambe ! Remonte ta cuisse ! Là ! Là sur mon sexe ! Oui ! Pose-le ! Oui.

Plus haut. Plus dedans ! Monte la jambe ! Ouvre ma braquette ! Entre ! Glisse ! Y dépose ton pied nu dans mon nid. Ton pied nu sur ma queue qui est caresse. Mon pénis est dur à cette compagnie. Il t'attend depuis si longtemps, si longtemps. Oh ! Ton pied au centre de mon ventre. Mon pénis lui rend hommage, il t'a portée pendant trois kilomètres pour venir me voir. Le remercie infiniment tendrement. Il l'enfle. Ton pied nu, chaud de mon pénis tout fier et humble de se trouver ardent devant lui à ses pieds. Brandi.

★

Ne reste pas là ! Ne reste pas là ! Tu as ri, tu as ri en cascade. J'ai tellement eu peur. Je t'ai poussée à te faire mal. Tu es presque tombée. Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! J'aurais pas dû si fort. Mais j'ai tellement eu peur. Je te voyais déjà en prison. C'est idiot mais. Il y avait cette grille avec ces barreaux et les deux chaînes attachées aux barreaux. D'un coup je t'ai vue en prison comme un flash en panique. C'est idiot mais ça m'a ébouillanté d'un coup. Alors je t'ai poussée en réflexe pour pas que t'aïlles jetée en prison.

Si vieux. J'ai honte. J'ai honte d'être si vieux. Et de t'obliger à m'aimer. Si ! Si ! Je me répète ? Peut-être mais c'est tellement vrai. Y a quelques années encore je donnais le change. J'étais même très bien conservé pour mon âge. J'étais fier de mon corps. J'aurais été fier de te l'offrir mais maintenant il s'effrite de plis et glisse vers sa ruine. Tu sais, j'ai été jeune et magnifique. Pardonne-moi ! La vieillesse c'est une lèpre. Enfin espérons que tu trouveras encore de bons morceaux ! Qui sait ? En cherchant bien au profond, au secret des chairs ?

Tu ris. Ris, ris encore ! Tu ris. Encore. Merci. Encore une fois. J'ai tellement besoin de ton rire ! Amiamia !

Ta photo. Ta photo. J'aimerais bien que tu me donnes une photo de toi. Je serais moins seul. Quand tu ne seras pas là, tu seras un peu là grâce à elle. Non pas une grande ! Une petite photo ça suffit ! Pourvu que tu sois dessus. Même pas très bonne, qu'importe ? Mais si ! Toi, toi seule sur la photo ! Même un photomaton peu importe, mais toi. Je pourrai la caresser, l'embrasser avec les yeux. Tu ne seras pas là mais tu seras un peu là. Le temps sera moins long. Et plus douce ton absence.

Un pèse-personne ? Je me demande ce que ça veut dire ? Puisqu'il ne pèse personne ? Tu sais ?

— Il faut toujours faire la balance avec la langue. Elle ne bande qu'à double sens.

J'ai peur de la gomme. Très peur. On s'aime, on s'aime. On s'aime encore. On s'aime toujours. Viennent les jours, suivent les jours et le temps sale qui use l'amour peu à peu et l'éteint. J'ai terriblement peur du temps. Il efface et lime. Et peu à peu, lentement, insidieusement, insensiblement il gomme notre amour mon amour. L'amour est usurier tu sais. Et tellement enflammé de violence. Effacer l'empreinte des corps sur l'âme peu à peu et la chair peu à peu meurt au désir. J'ai tellement peur des choses qui s'éteignent.

Elle me chahute le ventre. Elle fait un long sillage dans mon âme, elle attend. Le soleil est dans les yeux.

Je viens de me laver les cheveux. Tu aimerais y plonger les mains pour les faire voler. Ils sont tout fins, tout fins, tu aimerais beaucoup. Tu aimes tant jouer avec mes cheveux, les peigner de tes doigts comme on fait moirer le satin. Ils sont si fins. C'est toujours un étonnement pour toi des cheveux si fins. Tu te demandes comment ça peut exister des cheveux pareils. Toi qui as des cheveux de gros calibre avec ton crin en grosses gerbes rugueuses sur le crâne, tes frisettes bouclettes crépues en touffes de plastique.

J'aime quand tu passes ta main sur mon crâne en au-réole en caressant l'air. Ils se dressent à ta rencontre à l'appel de ta main. Hi ! Tu imposes tes mains, sur ma tête et mes cheveux se dressent d'amour. C'est tout rigolo. Ils sont si légers qu'ils se dressent électriques quand tes doigts les appellent. J'en suis tout électrocuté de frissons.

Tu crois qu'il est la même heure à Cotonou ? Oui ? Je me le demande. En ce moment ? Le temps n'est pas décalé l'hiver ? Il doit faire si chaud. Oh oui le temps est au chaud ! Il est 4 heures ! L'air est cousu de champignons et épais de moite comme soupe de nacre avec des suées de nuages en coulées de pluies grasses et des langueurs de lianes enceintes de jungle. La chaleur démange l'heure et croupit l'humide. Le ciel est plus rouge que la terre. De toute façon si c'est la même heure, elle n'a pas le même sens. Elle n'est pas de même matière. Elle est plus habillée de masques et habitée d'esprits et croît à l'orage. Elle dévergonde la terre et gondole la conduite. Et puis je sais pas, j'ai l'impression que là-bas il peut être deux heures et dix heures à la fois. C'est une question d'âme, comme si elle échangeait son âme en permanence en plusieurs sens. L'heure est polyphonie au Bénin. Je la lis pont, pirogue, gué, passage de ciel. Elle intercède et croise le soleil. Quand je pense qu'ici le temps va pleurer pendant six mois ! Qu'on va être abonné à la grisaille pendant deux trimestres ! Ayayaye ! Tu es mon soleil noir.

Dis ! Toutes les femmes sont aussi belles que toi à Cotonou ?

Tu sais Mamour une seule brosse à dents nous suffirait !

Tu es la chair de l'amour.

Je voudrais toujours être au centre de ton cœur.

J'ai l'impression, c'est idiot mais ! Je t'aime tellement que j'ai l'impression d'être enceinte de toi. Je sais que c'est ridicule pour un garçon. Mais vraiment j'ai l'impression d'être enceinte de toi.

Apprends-moi l'amour ! Comme si c'était la première fois ? Un amour tout neuf qui délivre le corps pour la première fois. En rage de bonheur. Apprends-moi l'amour ! Oui. C'est la première fois, la première fois, que j'aime aussi feu. J'ai le corps tout neuf. Tu lui apprends l'amour tout neuf. Il vient de naître pour la première fois. Lorsque l'on naît à l'amour, c'est toujours la première fois. Je n'ai jamais aimé aussi intense, toute ma mémoire d'amour est brûlée. Apprends-moi à faire l'amour, à t'aimer ! Apprends-moi mon Amour ! Et je serai géant.

Comment m'habiller ? Chaque fois que j'ai rendez-vous, la question me tarabuste. Juste une chemise. Oui. Être le plus léger possible pour être le plus près de toi possible, le plus près de ta peau possible. N'avoir qu'un tee-shirt à ôter pour être plus près de toi, de ta peau. Et ne pas perdre de temps, ne pas perdre de temps à se déshabiller pelure après pelure, pelure sur pelure. J'ai tellement hâte d'être auprès de toi d'être dans tes bras. Je n'ai pas la patience d'attendre et perdre mon temps à me déshabiller. Si je pouvais, j'arriverais nu chaque fois devant toi pour gagner du temps et ton corps au plus vite.

Où va la lumière quand on m'éteint ? Hein ? Depuis que je te connais, je sais qu'elle va éclairer d'autres vides.

Quand lèvera-t-elle son corps ? L'heure est belle pour réveiller le sommeil et le lever pour tout le jour qui devrait ainsi être tout sourire et d'humeur bonne. Le jour n'est qu'un grand sourire frétilant sur sa peau et son corps enchantement de bonheur.

Merci, tu fais de moi un homme, un sacré homme. Un mâle flamboyant. Merci. Je t'aime tellement que tu décuple mes forces d'amour et que j'aime en Apollon. D'habitude je suis un peu rapide, sinon hâtif, je ne suis pas un parangon des caresses et de la baise. Mais toi je t'aime tant que tu fais de mon corps un triomphe, tu m'amènes à la prouesse. J'en suis tellement fier, fier de mon corps, fier que tu fasses de moi un champion, ton champion. Quand d'habitude j'éjacule pressé. Tu fais de moi l'amant superlatif.

\*

— Viens !

Le blanc est une couleur. Oui. Une vraie couleur. Il n'y a pas que le noir et son cuivre. Le blanc aussi est gourmand, il appelle le lait et ouvre le blond et toutes les nuances de la crème. Les blancs ne sont pas que réflexion et cervelle, ils ont aussi un corps, un corps d'amour, un corps qui ne porte pas la lumière mais la réfléchit. Avec toute la palette des nacres et des abricots et un grand goût de houle des clairs de mer. Il n'est pas défendu d'aimer les blancs.

Je vous embrasse le sexe.

★

Le sens est dans tous les sens, les sens vont en tout sens. Le sens, le seul sens c'est l'amour. Il est le seul à combler tous les sens par essence mon amour. Le seul sens qui est du sens, qui est tous les sens. Sans amour, sans amour de chair, la vie n'est qu'une absence en esquisse. Oui. Les seuls sens sont les sens d'amour. Le reste, orgueil, gourmandise, passion, drogue, musique ne sont que du décor de vie quand l'amour est la chair même de l'âme de la vie. On perd la jouissance en perdant le sens, les sens. Depuis que je te connais, l'amour est ma chair et je suis lumière en éclat. L'amour est le seul plaisir qui ne connaît jamais l'overdose, il plane. Et est toujours en overdose en folie. Il est la seule jouissance et toujours court au paroxysme de son corps dans la chute en vertige de l'abîme. Intense incandescence. Je m'accomplis écartelé de toi, l'amour m'accomplit au flanc de ma blessure en permanence.

Je m'implante en toi. Tu es ma rage. En toi je voyage. Je m'enracine en toi et me déploie éclaté. Je suis le plus haut du vol et le plus profond de l'abîme. Toujours le sol se dérobe sous mes pas. Tu dérives et t'amarres en moi. Plus je laboure ton corps, plus je hisse l'âme. Plus on tombe plus on se dresse, violenté. Plus on meurt de bonheur, plus on croît de douleur. Plus je te donne plus je reçois. Plus, plus, plus et moins est même chose. On s'oublie tant et tant l'un en l'autre que tu es moi, que je suis toi et tu es encore plus toi d'être moi. Je suis le paroxysme de ta chair. La terre vole au ciel. Je suis ton voyage. Plus on s'ouvre plus on se confond. Je, je, tu, je ressuscite en toi anéanti. Je communie de ta chair. Je suis ton saint chrême. Je suis tes sens électrique et tout collé de ta chair j'irrigue mon âme. Chair à vif amour à mort tu m'emportes. Je suis tout en dégât explosé. Tu es ma comète.

Je ne comprends pas comment l'amour existe encore ? Pleins de gens se sont aimés et aimées à folie depuis le début des temps. Pleins de gens s'aiment encore et encore. Et encore. L'amour a servi des milliards de milliards de fois et pourtant il n'est pas usé, il n'est pas ruiné, il existe

encore. Je ne comprends pas comment il n'est pas encore mort d'avoir tant et tant déjà toujours servi ? C'est mystère pour moi. Comment résiste-t-il ? Regarde la messe à force d'avoir été servie tous les matins depuis deux mille ans tout le temps, elle en est morte.

Amiia quand on aime à folie, quand on aime à plus souffle, en délire, quand on aime à pleine vie, l'âme et le corps ne font plus qu'un dans le même embrasement et l'on meurt d'aimer, l'on meurt de vivre. Je meurs de toi à chaque pas. Tu es ma chair, je suis ta chair. Quand je t'embrasse, je suis feu. Quand on fait l'amour, je me crucifie d'étincelles au sommet d'un meurtre de bonheur. Tu crépites dans mon ventre. Les mains flambent la lumière. Tes seins sont mon soleil. Le temps s'accomplit. Le monde est neuf. Le baiser. Encore. Le baiser est la jouissance du silence. Tu es à moi, je suis à toi. On se donne. Dans l'amour on ne prend pas, on donne. On ne prend jamais en amour, on donne toujours mais comme un viol. L'amour est le don.

Je suis ta bouche et t'aime tellement que je jaillis de mon corps. Tu m'éjacules l'âme. Je suis tout entier en toi, en toi, en toi, toi. Je fonds dans ta bouche, toute verge frémie et tout autour le bruit de la mer en ressac de houle.

Lorsque l'on s'est embrassé hier au creux de l'hiver au cru du froid, au nu du vent, place Vauban, notre bouche de baisers était le seul endroit chaud dans la ville. Le seul.

On s'embrassait, on se pénétrait de langue et nos bouches ne faisaient qu'un seul estuaire. Et ma bouche s'est noyée en toi.

Oh t'embrasser, t'embrasser ! Touiller ta bouche avec la petite cuillère de ma langue. On s'embrasse, on s'embrasse et l'on s'embrase. On pénètre le monde au forêt. Oui, je t'embrasse, m'engouffre dans ta bouche à perforer le monde. Baiser et morsure à la fois. Crépiter d'amour dans ta bouche. Boire tes lèvres et les manger. Humides, humides. Boire à la source de l'amour. Te boire. Je suis mortaise, rapté et razziié en tes bras. Tu es l'élastique de mon plaisir. En toi, enlisé, je porte l'oubli de moi. On s'aime, on s'embrasse et l'on est l'univers.

Écrire mon amour et lui écrire. Écrire l'amour. Écrire le plus tendre de l'amour pour apaiser sa soif d'elle qui le fait geindre de bonheur malheur. Il l'aime, il l'aime mais elle n'est pas là.

J'écris pour compenser ton absence et meubler le temps de ton âme à défaut de ton corps que je ne peux toucher qu'avec des mots. Je suis si soulevé de désir, si à vif de passion, tout écorché d'elle, que j'écris en soupape de sécurité pour épancher ma peine. Écrire, écrire, t'écrire soulage le tourment. C'est comme un baume sur mon âme. Amia me démange tellement. Les mots sont mon aspirine édreton vitaminé. Et puis, aussi, espérer, enfin je crois. Ça marche. Existe la télépathie amoureuse. Si j'écris et pense très fort mon amour. Si je le grave très fort sur le papier, elle pourra le lire par transmission d'écrit. C'est pas de la superstition,

c'est des faits vrais, des faits d'amour. Je communique à son corps par l'écrit. La tension d'amour s'épand dans la phrase et elle, à sept kilomètres de là, elle peut la lire, elle peut la vivre si elle m'aime assez fort. Elle vibre des mêmes sentiments. L'écrit calque l'amour et le fait vibrer d'amour. Chanter ta beauté, chanter notre amour, est devoir de mémoire.

Il aime les petites lettres qu'il gribouille en permanence pour elle, pour la vivre par la plume. Il écrit et ils communiquent d'amour. Il écrit et il crée l'amour et il écrit l'amour et communique. Les grands amoureux sont des grands écrivains. Et puis, oui. Oh ! Mon écriture la pénètre et entre en elle. Elle lui porte l'amour. La dessiner, le dessiner avec des lettres. Magie de l'écriture. Écrire avec l'angoisse de l'écriture l'angoisse tendue de l'amour. C'est la même angoisse qui incise le papier. Je suis saoul de toi dans le ventre des mots. J'écris, je t'écris avec une plume d'agonie et tu le sens et tu le lis là-bas à sept kilomètres de ma plume. Je t'aime de douleur, en tragédie d'écrire. Tu es mon lit de souffrance amour. Rien n'est plus cruel que l'amour. Rien.

Vendredi 1<sup>er</sup> novembre. La Toussaint est célébrée, tous les saints, tous les noms d'amour, tous les noms des saints d'amour mon aimée, ma sainte amour, c'est notre fête. Tu es trois fois sainte, ton corps contient toutes les saintes. Micro lune, dans trois jours nouvelle elle sera. L'automne est dans nos chairs. Le soleil rouille. Le ciel est d'un bleu de 10 heures, un bleu cru qui glace les nuages et fait tourner la terre plus vite. La buée tapit la fenêtre un peu comme un marais. La lumière engorge les arbres. Elle dore le jour qui s'ébroue d'air jaune en mille pétales de feuilles sur le vert. Aujourd'hui le climat est aride de chaleur. Il est des jours qui sentent l'apocalypse, comme un arc-en-ciel en deuil. Pourvu qu'elle soit au bout du fil, je n'y tiens plus.

Aimer c'est faire naufrage ensemble, joints. Le désir est tragédie. Ton absence dans mon ventre, dans mes dents, qui court sous ma peau est meurtrière. Elle me tue à grandes flammes. Tu es ma meurtrière en arbalétrière. Oh ! Hier quand je t'ai aimée, ton visage était calvaire et au plus fort de l'amour il a chaviré naufrage. J'ai aimé aimé. Mon amour, ton amour me détruit, me détruisent. Ton visage qui est cataclysme en tourmente sous la pression d'amour et mon ventre qui porte la douleur de l'amour, la douleur du bonheur. Ton visage défiguré d'amour, me soulage de bonheur. Je suis tendre de toi. Tu m'ouvres comme on poignarde dans le grand tremblement de terre de l'amour en rafales.

On s'aime, on s'aime à hurler et se répandre écartelé de frissons d'amour. Haute est la mer. On s'aime, on fait un naufrage en commun dans la volupté déchaînée. Oui, vivre électrocuté dans la violence de l'amour. Le désir est souffrance, le désir n'est que souffrance. On est le ciel et la terre à la fois dans l'arc-en-ciel du bonheur. Irradié d'amour dans un court-circuit perpétuel, crevassé d'électricité en lévitation épandue dans l'envoûtement de la chute. Les corps froissés d'âme en tempête hurlée. Je voyage dans ton corps. Je t'aime tellement, je ne serai jamais plus lucide de vie.

Et ! Oh ! Cruelle. Ton absence, chacune de tes absences m'est insupportable, comme un vide permanent qui me consume, une chute sans fin en abîme. Ton absence me mord comme une injure. Le temps est glace et pierre. Je me tiens voluptueusement torturé au lieu de ton absence. Seul en tragédie de manque. Pourquoi, mais pourquoi toujours seul ? Pourquoi es-tu toujours plus absente que présente ? C'est la vie dis-tu. Mais si c'est la vie, elle est ignoble de cruauté. Pourquoi toujours tu t'en vas et me quittes ? Je n'en peux plus d'amour.

Elle me dépouille de moi-même. Je l'aime tellement. Tu t'en vas, le temps reste immobile, l'heure stagne inutile. Il n'y a plus de demain. Rien n'est plus vaste que ton absence dans l'immensité de ma solitude. Tu me vidanges en catastrophe, pompe à vide.

Remède. Je pense à toi, je pense à toi, je pense à toi. Si je pense à toi très fort, tu reviendras plus vite. Je le sais, je le sens, je le veux. Ce sera.

Ta photo ? Hein ? Ta photo. J'aimerais que l'on fasse une photo ensemble. Je prendrai l'appareil sans tremblement à pleine ouverture. Devant vous prendriez la pose et je vous prendrai. Oui, je prendrai votre image comme l'on prend un corps et l'on s'éprend. Et puis après je porterai votre photo sur mon cœur, pour vous tenir toujours auprès de moi. Ainsi lorsque vous partirez, je serai moins seul. Je pourrai tenir votre image pour ne pas trop bouleverser mes sentiments. C'est peu une image mais c'est mieux que le néant. Le vide anéantit.

Il y aurait moi et toi sur la photo comme ça on serait toujours ensemble d'une certaine manière même quand on serait séparé.

L'amour est un caprice sur ton visage, comme un paysage glacé d'hiver en débâcle sous l'emprise de l'amour que givre ton espoir quand tu n'es pas là et qu'il ne me reste que l'attente chavirée de désespérance amoureuse, je gis en permanence. Depuis un mois chaque seconde je t'envoie un baiser et dans chaque baiser éclatent et étincellent mille baisers chaque fois chaque seconde, je suis fourbu d'amour.

Je me suis regardé dans la glace, dans le trop-plein de l'amour j'ai lu sur ma face une dramatisation du bonheur que crispe l'indicible douleur d'aimer. Chaque fois que tu m'embrasses, j'y pense, chaque fois que tu m'embrasses, ça me détruit et m'empourpre de bonheur en calvaire en chambre à air crevée. Avant-hier au moment du plus haut de l'amour, quand j'emboutissais ton sexe en folie et le bûcheronnais de bonheur, au moment où le soleil a éclaté dans nos ventres fondus de bonheur dans l'orgasme. Je t'ai regardée et j'ai pleuré dans mon âme, pleuré de bonheur, ta figure était en ravage d'extase. Tu avais le visage de la Vierge ravagée de jouissance dans une Piéta chavirée de

calvaire. Tu portais le malheur du bonheur dans tes yeux. À trois genoux je t'adore perclus de génuflexions.

Embrasser sa bouche, embrasser le souvenir, embrasser la bouche du souvenir. L'amour est une tornade qui me ravage en supplice. Avancer les lèvres du souvenir pour l'embrasser. Elle est mon coquillage. Coller sa peau à mon oreille et j'entends la rumeur du soleil qui m'incendie. Je me tiens dans le miracle de son corps.

Tu, tu, tu es un typhon dans mon ventre et fournaise de malaise heureux. J'ai la chair béate de toi. L'univers a versé. N'existe plus au monde que notre marée, notre soulèvement permanent d'extase corps à corps à corps, chair dans chair tout le temps sauvage. Le désir me griffe en ravage, il est l'expression amoureuse de la douleur. Je ne suis plus que ma chair en miserere suraigu, symphonie en requiem de volupté désespérée, exproprié de moi-même. Et vent.

On vit sous le régime de la communauté d'amour. Tu es mon catéchisme.

J'ai faim. L'amour creuse des trous géants dans les personnes. Je t'ai tellement aimée et si sauvage. Tu me fais connaître l'enivrement dément.

Oh ! Vivre toujours chaud de notre lit au corps de l'amour.

L'air est blanc-beurre. Je m'engouffre en toi. L'heure est tempête. Dehors le jour est lumière. Je ferme les yeux, je ne peux plus vivre tant ton amour m'incendie. Je ne puis voir la vie, le dehors sans griller. Je vis yeux éteints en toi.

★

Quand on s'aime corps à corps à corps, les heures sont nues comme avec nos corps. Aimer c'est rouler dans le temps vautré. L'amour ne devrait vivre que couché. Quand on s'aime corps à corps à corps, les heures sont sans corps. Tu es ma foi. Il y a toujours de la passion du Christ dans la passion amoureuse.

J'ai aimé tout à l'heure, il y a un petit quart d'heure, on marchait dans la rue sans se toucher ou juste en se touchant du regard, l'amour volait tout autour de nous. Je l'ai lu dans le regard des passants. Ils pouvaient le toucher, ils le touchaient, s'en imprégnaient et nous souriaient. J'ai beaucoup aimé. On leur portait l'amour. Notre amour leur apportait l'amour. Tout l'air ruisselait de notre amour, comme une lumière en auréole tout autour de nous sceller notre marche et témoigner notre amour. Les gens nous regardaient et ils s'aimaient, l'amour est contagieux. Notre sillage n'était qu'amour qui volait et voletait en mandorle à tire-d'aile tout autour de nous. Le monde était beau d'être nu.

Notre bain d'amour n'en finit pas de se laver pour toute éternité. Je porte ton odeur, je suis soleil. Tu pars pour quinze jours, je ne me laverai pas pendant quinze jours, je ne me laverai pas jusqu'à ton retour, je serai moins seul et un peu avec toi, porté par ton odeur dans le rêve de ton corps, ton odeur m'accompagne. L'odeur est la chair du souvenir et le corps du rêve. Toi, toi, toi, moi. Chaque fois après chaque rencontre avec ton corps, je me sens tout propre, je me sens tout propre de t'avoir aimée. Mais là tu pars, tu me quittes, je te garde en ton odeur.

Tes cheveux sont en mousse. Ton visage fruit. Je rêve de ton corps. Je caresse tes cheveux emportés de soie de cheval. Dans le vent de la course d'amour. Mais pourquoi faut-il que parfois tu sois absence ?

Je me torture d'amour en toi. Parfois tu es tellement perverse de moi.

Et toujours l'amour me change à chaque instant, à chaque regard je mue en permanence, autre et toujours toi et un peu moi. Il me transforme à chaque instant et métamorphose chaque instant de t'aimer tout le temps du temps. Mon temps est ton temps. Tu me transmues en permanence. Et m'épuises. Mon ventre galope dans ma tête.

Quand on aime, on ne vit pas frénétique dans l'intensité, on est l'intensité. On flotte, on est juste de la lumière en poussière. Aimer c'est être ensemble et on flotte, c'est tout. Immobile et léger. À côté de tout, de son âme, de son corps, de ses pensées, de la vie, flottés et ensemble, sans frontière et liquide, en apesanteur que rien n'appesantit si ce n'est la lumière.

La fièvre de l'amour dans l'incandescence des sentiments me prostitue de jouissance, jailli, enfoui de lumière.

★

On nage de lumière. L'amour est bénédiction des corps fondus d'âme. Un et infiniment deux dans le un, comme le Père, dans le Fils, dans l'Esprit. Trois en un. Profonde est la mer en eux. Ils nagent immobiles. Tous nos souterrains, nos granges et nos greniers communiqués. Tous nos cœurs se tiennent la main dans la main absorbés communiés. On plane dans le même pas infiniment, infiniment courtisés. Ils étaient une seule voix qui chantait deux plainchants. Ils tangentaient toutes leurs surfaces, toutes les synapses interconnectées. Le temps n'avait pas de date, l'heure avait perdu ses chiffres. Ils n'étaient qu'une guirlande d'ondes flottées de feuillages au firmament de diamant. Liqueur liquide, ils nageaient sans poids, innocents de tout corps. Ils sont portés de mer et plus légers que le courant, flottés de mer. On est le même bateau.

On s'est aimé au plus chaud de nos corps. L'automne devrait. Tu as jeté ton oeil par la fenêtre. J'ai regardé ton regard tomber de la fenêtre. Le monde était retourné. Le blanc, la lumière et son noir. Le monde était blond, oh ma noire !

Le regard se détache, il ne regarde rien, il regarde tout à la fois. Nos têtes volent. Le monde grouille de crudité. Le tranquille n'a pas de sens, serait même sacrilège. L'amour retourne les sens. Je suis ta robe. La fenêtre ne sera plus jamais comme avant. Mon ventre est blanc. Le soleil vole par la fenêtre. Mon corps joue avec ta mémoire. Tu es sève du monde.

Je n'en finis pas de me répandre, de couler comme le bon pain et le blond de la bougie, de couler écoulé comme l'acier en fusion. Je respire les replis de ton amour. Frontières excommuniées. Oui, excommunié de moi-même par toi qui est mon blasphème d'amour mon amour, Amia, Amia, Amia, Amia. Mixtion incandescente figée dans la puissance de l'immobile aveuglant. L'amour aveugle. Fondus, pas un poil de notre corps ne nous sépare. Comètes en galaxie. Je bave d'amour.

Sans mots, sans pensées, pure sensation en surtension. Je viens de toi, je vais à toi, communs. Toute pesanteur est défunte. On se promène sur le tapis volant de l'amour et lève ton corps à l'infini du plaisir et des monts. On est tout en pagaille de bonheur en chair et drame. Hier toute mon âme a fait l'amour et le fait encore. Tu es mon bien commun. Mes yeux sont de peau, ils touchent Dieu.

★

Prends ta place chaude en moi. Je ne vois que tes yeux et tu es plus nue. Je suis le visage dévasté de toi. L'amour est gravissime de bonheur.

Ton amour m'a pulvérisé, écartelé de toute ma chair. Je meurs en joie de peine. Tu me tues. Le plaisir assassine, il est la suprême douleur. Le bonheur vous excommunie de vous-même. Je suis en révolution de moi-même. Ma peau accouche de mon âme en démesure et démence. L'amour mord et tord et vous ébranle cyclone. Je suis ta chose et ton esclave et pas seulement d'amour, mais de labeur, de honte et de mépris. Et de baise.

Elle me contient et me répand, s'insinue au plus clos de mon ventre, dilapide mon âme aux flots.

Tes pensées me caressent et me crucifient. Tu m'arraisones. Tu es mon oreille, mon ouïe et ma vue, l'extrême de mon toucher. Le ciel est stupéfait de bleu. Le ciel est bleu comme un parasol. Je pourris d'amour. Tu es chez toi dans mon corps. J'ai emménagé dans ton corps. Tu ouvres ma tête, tranches ma cervelle et déroules le cylindre de ma pensée comme un parchemin bien à plat. Je caresse le ventre du ciel. La couleur est en marche. Elle m'inscrit.

L'amour est abrasif. L'amour tue mais vous fait beau et fait le monde beau tout autour de vous. L'amour est ce qui me meut, est dans l'intense du vif. L'amour tue mais de douceur chaleur.

L'âme escalade le bonheur. Du fer et de la liqueur remontent tout du long de votre moelle épinière et vous répandent le bonheur, vous ahurissent de félicité. Au tout dedans de vous, le ventre se comble, la gorge s'emplit, le sexe se gorge, les yeux se déplient. Tous les viscères se lancent des pierres et métallisent. L'œil est rouge-gorge. Des ailes vous poussent dans la poitrine. Toutes les veines battent dans des vibrations de moteurs de paquebot. Les vaisseaux cognent et lèvent la mer. Ils palpitent le monde. Et vous n'en finissez pas et vous n'en finissez pas de vous répandre et de verser sur le monde et le plat du vertige et l'arête du chaud et tout ce qui vous entoure dans un long cri silencieux qui vous transmue au-delà de vos frontières. Je on se promène à l'intérieur de l'amour mon amour. Je nage en toi. Je suis double en toi. Tu portes ma vie.

Je suis double maintenant, toi et moi. Je te connais, on est un deux. Au plus haut de la vie. L'amour est grave et sévèrement joyeux, il brise le bruit brouillon de la passion. Il détruit toute certitude et tout ancrage et encule le quotidien et la rengaine du répété. Il explose la petite vie dans la petite maison avec sa petite femme d'ennui après son petit boulot métro. Il hait le tranquille et le lac, il adore l'incendie. Il est en marche. L'amour lave, l'amour est convulsion. Je t'aime, la douleur est la plus lascive des voluptés.

La chair en haine mais en haine de plaisir, je saigne d'amour et cette blessure d'aimer est la forme la plus haute de l'amour. Elle me pend à l'extrême de la vie. Je tangente l'éternité. Je meurs de l'impossible fusion éternelle qui est l'intolérable souffrance du bonheur. L'amour est la puissance avide de la sève du monde et chair de foudre, la peau de l'âme écartelée du vif en la respiration exacerbée du monde. Il est le fétiche qui ouvre la jungle, ma noire d'ébène et de marigot, mon aimée d'or, Amia mon bubale bleu !

J'ai peur l'amour d'automne perd son feuillage.

J'ai ri quand tu me l'as dit, mais maintenant j'ai compris, j'ai peur aussi. Je me défends de regarder le Jardin Public par la fenêtre.

★

Je t'aime tellement que j'ai envie d'embrasser toute ta famille. Ta fille, ton fils, aimer ta mère, ton père. Les aimer tous d'amour, de corps et de chair, à défaut de toi, de ton corps. Les aimer tous ensemble en paquet. Puis un à un en



solitaire à deux, accouplés en duo corps dans corps, corps à corps de baise.

Tu étais sur le divan assise comme en urgence. Il était trois heures. Non, trois heures vingt deux très exactement. J'ai encore ta montre dans le regard. Tu t'es levée d'un coup derrière la fenêtre. Non, tu t'es arrachée comme on assassine ! Et quelque chose s'est déchirée en moi, quelque chose a chaviré et hurlé de détresse dans mon ventre. Ça n'a pas duré. Tu t'es évanouie dans la pièce d'à côté et la douleur s'est éteinte aussi soudainement qu'elle était advenue, comme un hara-kiri d'amour, aussi violent de mort et d'éclair de souffrance. Juste un flash arasé, mais j'ai touché le fond de la douleur. J'ai eu le ventre en ravine pendant trois jours.

Appareiller de toi je ne pourrai jamais.

Le soleil lutine le ciel. Les gens sont en fête de week-end. Le désir en feu sourd sous les branches. Le sperme de l'air visite. La chaleur suce les gens, échaude les âmes. Toi, la noire de baise, la noire d'amour, la noire de mon corps de mes quartiers d'amour me rend fou de désir. Ne pas attendre. À cul chaud, culotte basse. La prendre par tous ses bouts partout et la violer d'amour sans lui laisser le temps de respirer, sans lui laisser le temps de renouveler ses chairs noires. La prendre comme on tue d'amour, le désir affolé jusqu'au meurtre. L'empaler à cul, à nu, à cru. T'es ignoble. Oui. Mais ignoble d'amour.

Avant de te rencontrer Amia, je ne savais pas que les mots vivaient, palpitaient, respiraient. Je ne savais pas qu'ils étaient de chair. Ils sont le souffle, ils ont du souffle. Le verbe est vie. Le mot bat comme un cœur, respire comme un poumon, poulpe comme un viscère, bande humide comme une muqueuse et baise comme une pine. Le mot parle avec le cœur et la bouche, porte des yeux pour voir et cligne du regard. Les mots engendrent, bouffent et chient. Et tissent la langue et tissent la vie. Quand je dis je t'aime, le mot m'illumine. Je le prends dans ma main et il bat. Il palpète comme une fauvette affolée de caresses à chamade. Et il m'accompagne tout le jour comme chien à la laisse.

Ce que j'aime, ce que j'aime à frémir dans notre amour, c'est que jamais il n'humiliera. Il a trop d'orgueil.

Tu sais Amia, je cherche, je cherche mais, jamais, je n'ai aimé comme aujourd'hui. Jamais je n'ai aimé si intensément. À brûler.

On était debout dans ta chambre. Le ciel était rouge par la fenêtre. Il avait passé depuis longtemps l'incendie. Non, il était rouge comme un crépuscule ou le cou du toucan de jungle. On était central. Tu te tenais au cœur de la pièce, moi j'étais ton auréole. Et notre amour qui fait un seul corps, en bloc, qui fait un seul bloc. On se promenait tout

autour et l'entretenait comme on nourrit les canards au Jardin Public. On se promenait tout autour et dedans. On l'entreprenait de regard, le parcourait du rêve, l'effleurait des cils. À tourner encore tout autour pour s'en combler.

Il vient toujours du très loin du fond de nous. Tous les nerfs et toutes les pensées vibrent à vif quand on est en état d'amour. Le ciel n'a pas de couleur. Il est mort d'odeur. Et l'amour m'engloutit et me continue. Nos corps se touchent et ressuscitent chaque fois que tu me caresses, chaque fois que tu me touches. Notre amour à l'infini du ciel.

Et toi nue sur le tapis africain indigo de noir qui renverse mon âme et chavires mon corps au comble de l'effusion, rien que de tremper mon regard sur ton corps. Et tes formes d'amour qui n'en finissaient pas de croître à m'étouffer. Je n'en pouvais plus, râlé d'amour. Toujours mon corps déchire mon âme en charpie dans l'acte d'amour. Après j'ai regardé par la fenêtre, l'amour avait métamorphosé la ville. Il faisait jour dans la ville, à brûler au cœur de la nuit.

C'est bête, c'est bête, je n'ose pas lui dire mais chaque fois que je lui dis « *je t'aime*, » j'ai l'impression de revivre l'Annonciation. Non ne pas lui dire, elle se moquerait. De toute façon elle ne peut pas comprendre, elle n'est pas chrétienne, elle est païenne. Non. Sois poli avec son corps. On ne dit pas païenne, on dit animiste. D'ailleurs elle est quand même un peu chrétienne. Oui mais elle est chrétienne païenne.

Aime, aime, aime, aime, Amia, Amia, aime, aime. Je le répéterai sans fin, pour amortir la douleur délicieuse de mon amour. Je le répéterai sans fin, je le résonnerai en tambour. C'est un mot si long, c'est un mot si beau. Qui n'en finit pas de porter l'amour, de traîner dans le son de l'amour. M. C'est un mot de douceur, un mot de douceur douleur. Un mot comme une prière, un mot qui appelle.

Ce mot est un cri. Je le vénère tellement que chaque fois que je le prononce, je ferme les yeux en prière et je le bois en silence d'adoration dans le secret de mon regard illuminé de toi. L'amour est un don d'offrande. Oui je t'aime. Toujours je le crache avec violence, dramatiquement, jeté en avant de toute mon âme.

Depuis combien de temps on s'est pas vu, on s'est pas touché, on s'est pas senti ? J'en suis tout en maladie et en malaise de sentiment, tout penaud d'humeur. Pourquoi n'a-t-on pas pu se toucher depuis si longtemps ? Bon se téléphoner, s'écrire, c'est bien. Mais se toucher ? Je ne me lave plus depuis quinze jours. À quoi bon se laver puisque tu ne me touches plus ? Que veux-tu, je mets mon corps en deuil puisqu'il ne sert à rien ! Autant garder les dernières traces des dernières traces des dernières bribes du dernier soupçon de la dernière réminiscence de ta présence, de l'infime vestige du dernier lambeau de ton odeur sur ma

peau. Pour te vivre un peu, ne serait-ce que dans le souvenir. Mais le souvenir ça fait mal. Je supporte plus. Ca souligne l'absence comme un couteau.

Je baise ton cul.

J'aimerais faire une promenade à l'intérieur de l'amour Amia. Et pas seulement dans ton corps et pas seulement dans ton âme, mais là où tout palpète et gire en fournaise de prairie déroulée. Dans le ventre du bonheur.

★

Je t'ai regardée, mes yeux se sont couchés sur ton visage. Mes yeux comme une lampe qui fouille, des bougies qui caressent, des mains qui touchent, des lèvres qui baisent en mille feux, des yeux qui fouaillent ta chair en surtension. Ils te fixaient et coulaient à la fois projetant le faisceau d'amour si fort que tu t'es arquée comme un pont. Tu t'es soulevée et tu t'es sentie tout habillée de mon regard. On brûlait. J'ai dû détourner les yeux tant je suffoquais. Je te regardais, tu me regardais, je te regardais me regarder et tu me regardais comme on tranche. Je t'enveloppais toute entière en toute ta chair. Et chaque regard était un éclair qui nous électrocutait. On entrait l'un dans l'autre dans l'un à chaque regard, au plus profond, au plus loin des sens à s'écorcher de bonheur crucifiés de passion. On chevauchait chaque fois l'infini du ciel et les prairies de la mer et les houles des steppes et le nu des gouffres à cru, martyrisés par la violence de l'échange. Je ne savais pas qu'un regard pouvait être incendie. Oui le regard échangé d'amour échange la chair et crée un état neuf, un monde furie. L'entre-regard d'amour trace un chemin de flammes en nos corps et engendre un faisceau si neuf qu'il engendre le monde, mais un monde retourné et pétrifié en son retournement, un monde qui est l'incandescence même de nos corps en pâmoison des passions. L'heure sentait le thé.

Je t'aime, je t'aime tellement que tu raccourcis le temps, tant et tant que je me retrouve enfant amoureux de mes langes, si enfant que je vais mourir de naître, que je nais enfant, que je nais à l'amour, mon amour, tu m'engendres.

L'amour est chair de fer et toujours en excroissance.

J'ai peur, peur à frémir, peur à trembler, peur à périr de tant d'amour, de tant de bonheur. Ah ! La montée magnifique du bonheur ! Oui l'amour est une blessure qui se prolonge d'éternel, l'âme tendue à rompre prête à flamber. Ah ! La montée magnifique du bonheur au creux des corps. Deux regards se rencontrent et l'on est englouti envahi. Monte l'électrique à ne plus tenir. Tornade dans les ventres.

Tu as peur que je ne t'aime que par exotisme, uniquement parce que tu es noire, mais tu serais verte ou bariolée de petits pois, je t'aimerais tout autant.

Tu l'as aimé ? Hein ? Tu l'as aimé mon cadeau ? Le foulard que je t'ai donné ! Tu l'as mis ? Hein ? Il te va bien ? C'est ton foulard, mais c'est mon foulard. Quand il te touche, c'est un peu moi qui te touche. Il caresse tes cheveux, c'est mes mains qui caressent ta tête. Il cache ta tête, c'est ton visage qui est entre mes mains. J'étais tellement excité quand je te l'ai acheté, c'est comme si je faisais deux cadeaux à la fois. Un à moi et l'un à toi. Deux cadeaux en un. Tu l'as aimé ? Le foulard ! Je te l'ai pas dit, mais je l'ai mis et même remis et même reremis plein de fois avant, je l'ai porté avant pour voir comment il t'irait, comment il te caresserait de sa soie rose. Et puis te caresser aussi un peu à travers. Je ne sais pas si tu l'aimes mais c'est un objet de tendresse. Je suis mon foulard, pardon, ton foulard. Tu le mettras hein la prochaine fois que l'on se verra ? Hein ? Comme ça il me racontera tout. Il me dira comment était ton corps toute cette semaine, comment il t'a caressée ? Si tu savais comme il m'a fait jouir ce foulard ! Ce sera notre fétiche. C'est une troisième peau. Tu vas toucher ce que j'ai touché. Je te donne d'ailleurs pas tant un foulard que le fait de le porter, un peu comme si tu me portais. Il sera notre tabernacle.

Tu me fais beau, tu me fais beau et bon. Si si ! Je ne savais pas que l'on pouvait fondre de bonté. Tu me travestis tant et tant de bonheur que je deviens bon, très bon. Si bon que j'ai envie d'embrasser toute la terre et boire toutes ses eaux pour les offrir au monde. Je suis le sang de la montagne. Je t'aime tellement, tu me fais plus beau qu'un sourire ma lumière de jungle.

Je parle, je parle, je parle pour te toucher avec les mots à défaut de te toucher avec ma main, avec mon corps, avec ma peau, peau contre peau de tout mon corps. Mes mots sont mes doigts. Ma langue est ma peau. Je frotte mes mots sur ton corps. Ma langue tremble de désir. Je te caresse, te frôle et te chuchote de mes mots. Je t'enveloppe et te déroule dans mes mots. Oui frotter ma langue à ta langue, la sucer à défaut d'embrasser ton corps.

Émoi. Les mots palpitent mon cœur.

Je suis en souffrance d'amour. Es-tu scarifiée d'amour mon amour ?

Tu es l'œil du soleil. Je ne vois rien. Je suis dans l'éblouissant et l'éblouissement de toi. La lampe de ton image m'aveugle.

Je me demande parfois, enfin souvent, enfin plusieurs fois depuis que je te connais si notre amour n'existait pas avant qu'on se connaisse. S'il n'existait pas de toute éternité. S'il n'était pas premier. Avant que nos corps ne naissent, avant qu'ils ne se rencontrent, il y avait notre amour. Et puis nos corps sont nés au monde, l'amour qui existait déjà, s'y est greffé. Et nous a allumés d'amour. Je me demande si ce n'est pas comme ça que ça c'est passé. Je me demande.

Je suis tellement en toi, je t'aime tant, je suis si envahi de toi que je suis un déchet, un raté de vie. Je ne me lave plus, je ne dors plus, je ne vais plus au boulot, je ne sors plus et c'est à peine si je mange. Je suis posé dans ta main et plus jamais ne bouge et ne bougerai. Mon amour tue ma vie.

Je viens de lire *La Mer* de Michelet page 120 elle nous dit que l'amour est l'effort de la vie pour être au-delà de son être et pouvoir plus que sa puissance. Il dit beaucoup Michelet.

L'amour est sa propre lumière, son phare comme la mer en sa phosphorescence. Il est le lait qui l'engendre et le nourrit. L'amour est son ciel, son soleil, sa lune, ses étoiles. Il est sa comète.

L'amour c'est la grande femelle du monde d'infatigable insatiable désir qui toujours engendre et dont l'enfantement jamais ne cesse.

Ca m'énerve, ça me met en crise, c'est n'importe quoi de n'importe quoi ! Rien que l'idée m'insupporte. On ne tomberait pas amoureux par éclair, mais par nécessité. Un peu comme par survie. On était seul, désespérément seul, et pour ne pas s'éteindre désespéré, on est tombé amoureux, par hygiène mentale et sentimentale. Je ne supporte pas cette théorie. Il ne faut jamais avoir été amoureux, jamais n'avoir brûlé de son incendie, pour croire de telle fantaisie !

Je t'aime tant que parfois je n'arrive plus à respirer. Je m'étouffe par bouffées.

Je t'aime, tu es ma chair. Je suis ta chair et un peu moi. L'amour est fleur de sang et corail de terre.

Dis, dis Amiiia ! Donne-moi ton collier, donne-moi ton collier d'or ! Tu l'as tellement porté, c'est un petit bout de ta chair que ce collier. Il t'aime, il te fait belle, je l'adore. Il est ton mystère. Je l'embrasse et le prends, tu seras bien obligée de me le donner. Hein ? Oui.

L'amour attendrit l'attendrissement et boit la vie. Il est un peu ma chair.

Où se tient l'amour ? Demandez-le au soleil.

Toujours l'amour vit de l'amour de la lumière. Le soleil est son amant. Fleur première je t'aime, c'est-à-dire je t'offre la félicité que tu me donnes, le mouvement infiniment doux qui me lève vers toi. C'est ton don, mon hommage que j'aime en toi, infiniment confondus, infiniment toi en moi en toi.

★

L'amour c'est l'inceste. Non excuse-moi, excuse-moi, je déraile, je déraile !

Parfois j'ai peur de l'amour, il a l'intérieur tout noir. Comme croqué de mort.

Quand je t'aime et je t'aime tout le temps, je suis un enfant qui bande.

Le temps est bleu aujourd'hui. C'est mon kigo. Dans les petits poèmes japonais, l'allusion au temps est obligatoire. Pas de haïku sans kigo. Aujourd'hui je suis japonais. Le temps est lait. Je vais te visiter et c'est une fête et c'est la fête. Je suis ta fête.

Tu étais écrue. Je veux dire couleur crème sauvage et un peu rèche lors du jour de notre première rencontre. Tu t'en souviens pas ? Si ? Tu portais un chandail en grosse laine écrue dans un blanc gris mais chaud, un gris armé d'ocre doux qui se délitait. Oui, ton chandail à gros grains qui donne l'impression de s'effiloche en boulochant ! J'ai été fasciné. C'est comme si tu portais un mouton pour couvrir ton corps. Tu étais ma brebis. Moi je portais un chandail bleu pâli de ciel, un bleu tendre qui appelle la caresse. Tu as posé ta main sur ma manche droite la première fois. Je n'ai rien changé, je n'ai rien bougé. Je l'ai gardé comme une icône. Je vais le découper juste au-dessus du coude là où tu m'as touché où tu as effleuré ma laine la première fois.

Et puis. Hi ! La première fois, le premier rendez-vous je m'étais bichonné bien propre et tout lavé de part en part pour être tout ripoliné, tout neuf de bout en bout, au plus beau de mon éclat. J'avais mis des habits neufs pour un amour neuf. J'ai mis trois heures pour faire ma toilette. Si ! J'étais maladroit, je n'arrêtais pas de penser à toi. J'ai bichonné, embaumé, vernissé, enjolivé mon corps pour mériter ton amour à venir, le forcer et le justifier. J'étais briqué comme une femme. Hihi ! Et aussi paré, parfumé comme on embaume un mort. Aimer c'est vivre à petite mort. Hihi ! Je me faisais beau pour rencontrer la beauté.

Je me toilette et suis au petit soin de mon corps pour toi, pour toi mon aimée. Je me pare de beauté pour être aussi beau que toi, être digne de ton corps.

J'écris, j'écris mais malheureusement la langue commence juste là où commence ton absence, là où tu n'es pas, aux portes de ton manque. Oh là ! Parfois je parle comme on se suicide.

Tu es bleue. Je te vis toute bleue à force de regarder ma relique de laine bleue, tu es plus bleu que le bleu et plus soleil que le ciel. Je le lis dans mon petit carré de chandail découpé en hommage à notre rencontre qui n'en finit pas de nous ravager d'amour sans fin.

Je te voudrais femme de mer, grand vaisseau et grand marin, toute épousée de houle en ressac de vagues, tout en courant de lait, tressée d'algues, emportée de jusants et reine du flot, toute parcourue de rives, un grand port chaud en nid de digues. Tu sais la mer est mon grand amour, la chair de mon âme. Elle a tissé mon premier métier. Elle est ma patrie d'amour et toi tu es ma patrie de passion.

Tu es mon griot, tu es mon tabou. Ma déesse. Tu es un pli dans ma chair, un petit pli sur ma hanche au creux du rond. Je ne voudrais pas t'aimer à mort mais à mourir.

Oh ! Faire un banquet splendide de ton corps.

L'amour est corail, comme lui toujours il aspire à la lumière. Il naît de la nuit de la mer. Oui, toujours l'amour ferme la nuit et ouvre la mer. Il lui porte la lumière en sa mouvante flamme. L'amour naît de la nuit, il couve le froid. Il s'aime de mer en mille lucioles fluorescentes.

Le crabe a la tête dans son ventre, il pense avec sa digestion qui lui tient lieu de cervelle. Tu me retournes d'amour. Je mue de moi-même comme le crabe et le homard je m'arrache à ma carapace en toi, tout tourmenté, infirme, mollet et précaire de naître et je te bois et tu me bois, tu me fais éclore de ma nouvelle naissance mon amour. Absent de moi-même.

★

L'heure est dans le temps. Le soleil en grâce, le ciel éteint de bleu beur. On pourrait lire l'heure éteinte, elle est si pâle de ciel. Il est des heures qui sont des remords et des manques. Il est des jours qui portent la glace. Le ciel est frigide, il fait trop froid pour la sieste, le sol est couleur de gel, la glace dans les heures, les branches du marronnier dénudées de feuilles hallucinées en calvaire. La lumière gèle les mots. Ma muse est éveillée, ma muse est neige, neige d'ébène, camouflée de fenêtre. Et si elle posait une de ces perruques, la plus noire d'ébène, sur le rebord de sa fenêtre que je me roule de bonheur et m'es-souffle de regard dans la touffeur de ses cheveux caresses

en plastique, synthétique de bonheur ? Un avion zèbre le ciel. Demain est déjà dans son corps.

Oh !

Je me demande si je l'aime pas tant parce qu'elle est noire que parce qu'elle est pauvre. Je l'aime par charité d'une certaine manière. Par charité et par pitié. Elle me fait bon, elle me fait faire du bien, elle m'amène à la B.A. Je suis une espèce de dame patronnesse de l'amour en quelque sorte. Elle me rend bon et vertueux, elle me gratifie. Je l'aime en fait peut-être uniquement parce qu'elle est sous-développée, de basse caste. Je l'aime comme on se souille dans la mésalliance. Oh tais-toi ! T'es ignoble ! Tu te salis à l'avilir. C'est insoutenable. Et pourtant il y a toujours un côté sœur de charité dans l'amour et j'ai bien peur de le jouer à fond. Tais-toi ! Encore une idée de cet acabit et je te châtre. On n'a pas le droit de se complaire ainsi dans le sacrilège. Ca vous valorise tellement d'aimer son pauvre. Arrête ! Encore un blasphème et je t'encule à la croix ! Elle n'est pas née esclave mais souveraine ! C'est un peu la même chose, enfin souvent, en amour. Tu te crois supérieur et confirmé dans ton statut parce que tu aimes une inférieure ? Ca te rassure grotesque pacha ! T'es sordide. Tu crois lui donner du respect et lui faire grimper l'échelle sociale parce que tu es blanc et donc riche de partout, l'aimer parce qu'elle est deux fois esclave, esclave de pauvreté et esclave noire quand c'est elle qui te fait grimper dans la hiérarchie de l'amour ! T'es ridicule et pervers de bonté. Il y a quelque chose d'ignoble dans la bonté. Les bonnes œuvres sont toujours dégradantes.

Tu crois que batifoler avec une émigrée c'est jouer à la sœur de charité ? Il y a quelque chose qui glousse le saint Vincent de Paul à faire du bien et se valoriser à la bonté. Aimer une émigrée c'est réparer les injustices de l'histoire, rétablir les anciens esclaves en leur dignité. Ca pue la bonne conscience et Médecins sans frontières en ses bonnes œuvres jusqu'au ridicule. J'aurais un côté O.N.G. à moi tout seul dans mon amour jusqu'au grotesque. Mais qu'est-ce que ça veut dire une émigrée en amour ? Hein ? Hein ? Tout le monde est émigré en amour ! Émigré de son corps, de sa chair, émigré de son âme. L'amour n'a ni patrie, ni lieu, ni temps. Un embrasement ça n'a pas d'origine !

Je suis traqué de trac. Je t'attends, tu arrives. Je suis là immobile. Tu arrives. Je suis en urgence. Tu entres. Je suis cinglé de vertige dans l'abîme de la peur au plus profond du puits en chute. La transe en calvaire je monte sur la scène de l'amour en panique. Tu es mon spectacle mais moi je suis la chair de ton spectacle, la chair souffrante. Je suis spectateur et acteur en même corps de chair à la fois, en ton corps, au théâtre de ton corps mon amour. Le titre de la pièce : *Je t'aime à tous les temps conjugués.*

Je t'aime tellement que j'ai mangé le temps. Ce n'est pas qu'il soit éternel, infini, au contraire il n'est que présent. Il éternise l'instant. Figé, glacé, pétrifié, horloge stoppée.

Il perdure, c'est tout, absolument tout. Il est chaud et il est la permanence. Comment dire ? Il est tous les temps à la fois conjugués. Le présent, le passé, le futur en même temps mais pétrifiés au présent dans le présent. On peut le toucher. Oui, l'amour c'est du temps que l'on touche. L'amour c'est de la lumière qui aurait des doigts et qui vous décompose dans le prisme du désir, le toucher de tous les doigts du temps et frotter son âme à la soie de la lumière, dans l'amour la lumière est matière. Et le temps liquide, en fusion. Et toujours il répète.

Toucher la lumière, la manger l'âme au four, le corps perché sur les aiguilles de l'horloge. En amour le passé est avenir. Tu es ma présence. Tu es ma lumière. Et vous. Mon vous superbe. Hi ? Tu te toucherais pas un peu ? Arrête de jouer au polisson coquin ! Le grivois est toujours obscène.

Je t'aime à grand vent.

L'amour ça s'apprend à pleine chair, avec le corps.

Je t'ai regardée et regardée et regardée, tu as les lèvres bleues à force d'être noires.

J'ai rendez-vous avec la beauté. Je suis malade de bonheur. Je vais te rencontrer. Je flamboie.

Tu es mon amour. C'est-à-dire tu es mon double, un autre moi, ma symétrie. Cela ne veut pas dire moi au féminin. Mais mon double complet, moi au féminin et au masculin. Pourquoi dis-tu au féminin et au masculin et pas au masculin et au féminin ? Parce qu'il faut être poli et courtois en tout, Ma Mie.

Tu me quittes, je vivrai mais je vivrai mort.

Foudroyé liquide. Quand on est saisi d'amour en vertige et ravage de fulgurance, ce n'est pas la foudre pulvérisée de tonnerre qui vous explose en cataclysme et giclées. Ce n'est pas la montée infinie de l'âme au corps du ciel, ce n'est pas l'assomption des corps dans l'éclair de la brûlure et l'outrage à la vertu, c'est le tour et le retour incessant de la vague, la trace qui chevauche la trace que croise l'empreinte, c'est le ressac et l'intersection des houles, un courant que convulse un autre courant que détourne un troisième courant enrichi et ruiné de deux contre-courants en couches successives contrariées de remous. Une couche qui glisse sur une autre couche qui croise une autre couche qui l'entrelace liquide. Il tisse ainsi une débâcle, un tissu éclaté de schlague en moult strates écartelées d'étincelles. L'amour ne tisse pas, il détisse. Il n'en finit pas d'élargir, de s'agrandir comme l'univers en expansion perpétuelle qui croît en sa naissance depuis l'origine. C'est le tourbillon retourné de révoltes perpétuellement brassées de chaos, la flagelle du fouet. Je résonne de sons en mille timbres, criblé de tons hallucinés dans le fracas des cymbales. Mille éclats me chavirent, s'escaladent et se superposent en délire. L'amour me dépouille couche à couche après couche l'une après l'autre et dans l'autre jusqu'à l'arête. L'amour dépèce en ravage. Ca ne cajole pas, ça cavalcade en rafale.

C'est flot et jasant en même temps confondus en raz de marée permanent dans un maelström de gangrène. Ricochets d'ondes percutés d'échos qui interfèrent leur perpendiculaire que cumule leur biais qui croisent d'autres traversées d'ondes dans un charivari de trompettes mêlées. La rumeur cousue d'échos n'en finit pas de s'escalader et grimpe le son en déchirant le chant. Des légions de mascarets s'éclaboussent de rives l'autre l'un de l'autre en miroirs mille fois reflétés. L'amour est avortement et pillage. Les amants sont toujours des guerriers et sa guerre est flamme. Ondes de choc percluses d'orages. Le temps est ébranlé et retourné de sens. Il marche dans les deux sens en convulsion, il remonte le futur et descend le passé en les inversant. Le temps lui mange dans la main, il le cingle à coups de fouet. L'amour est le masochisme absolu. Le lieu et le temps où la victime étouffe l'objet de son désir. Parce qu'en amour la victime est le maître et le maître objet. Pas tant objet du désir que la chose de l'aimée.

C'est si fragile l'amour, si fragile. Il porte sa propre mort. Si ! Gravée dans ses lettres. Amour. Mour. En perdant sa première lettre qu'il porte à sa queue, en son cul, il porte sa mort. Et l'amour du mot le tue en sa fulgurance dans le vertige halluciné du raccourci des lettres : moura. Amour. Mour. Moura. L'amour porte la mort dans la langue, la langue qui est le corps de ce mot. Et l'on ne meurt qu'une fois comme chacun sait. Et elle est définitive. Surtout en amour. C'est les mots mêmes de la langue qui l'écrivent dans la chair même de l'amour.

Nos semences se confondent, fusion des noyaux mâle et femelle, dans le même noyau pour la même fécondation, je nais de toi, tu nais de moi dans l'amour. Un. Ce n'est pas que l'on fusionne dans l'un mais l'on est l'un fusionné, tout échangé d'amour. Ton noyau mange mes vacuoles. On s'échange de corps, on s'échange de cellules, on s'échange de corps jusque dans les cellules. T'aimer c'est m'aimer. Et la mitose se poursuit, n'en finit pas de nous enfanter échangés, gènes permutés. Tu es à moitié ma mère, le cœur battu en neige. Je suis tellement plus moi d'être toi. Tu m'as mué. Je suis ta transsubstantiation. Du même au même en pareil en tout. Je suis embarqué de toi, toujours l'on se vit apprivoisé par l'autre en l'autre.

Je suis un peu ton Christ, je veux dire quand on aime, quand on aime à folie, on s'immole un peu chaque jour dans et pour l'être aimée. On se sacrifie chaque seconde à l'autre, pour l'autre. Le sacrifice y est bonheur et la honte don. Aimer c'est aussi tomber en catastrophe.

Je. Tu. Je...

Je n'ai pas tant besoin de tendresse Amia que d'être tendre avec toi, pour toi. Pour être encore plus avec toi au plus doux de ton intimité. Et me vivre femme comme toi auprès de toi. Amia je m'appelle Miaa en toi. Aimer c'est se materner.

Hi! Dans l'amour le besoin d'aimer et le désir d'aimer, le besoin du corps et le désir du corps de l'autre se confondent et fusionnent. On est là dans le corps même de l'amour, on remonte aux racines de l'amour et s'y vautre de bonheur ulcéré de jouissance.

J'aime l'amour, je t'aime, je pense à toi et je fais le tour de l'infini.

Tu es là, je suis là. Immobiles. Rien ne bouge. Même pas le silence. Tendrement serrés, temps défunt, je repose en toi comme toi en moi. Rien ne bouge, même pas le désir, il est déjà au paradis. Quand tu es ainsi posée dans mes bras, le temps est arrêté, il n'est pas pétrifié, mais en couette, étouffé de bonheur en édredon.

★

L'heure était soleil de nuit, le temps grevé d'esprits drus, l'air rumeur de miasmes. L'orient se tenait à l'occident des choses. Le jour est comme de l'huile. L'homme grand avance vers la mer, son corps porte le large. Le ciel est brun. En bord de grève il s'arrête, lève les yeux et regarde l'horizon qui partage la terre en son odeur de mer. Il creuse plus profond la mer de ses yeux. Deux ciels se partagent l'espace, deux ciels renversés. Un ciel très clair de bleu et un qui porte l'eau. Un qui flotte sur la mer et un qui flotte au ciel. La mer porte l'heure. L'homme repart, il va porter la mer à la terre.

L'homme avance, avance encore, il est noir de corps et d'ombre. L'ombre est l'esprit de son corps. Il porte plume d'urubu dans sa chevelure, il a tué un homme. Mais ce ne fut pas péché, c'est rite sacré, le rite très sacré du bois de jungle. Il avance dans la gandoura d'or brodée qui porte la lumière à l'ombre de son corps noir. L'ombre précède son corps pour écarter les esprits mauvais. La marche est circulaire dans un cercle de fer. L'air est aux pleurs ou plutôt aux lamentations qui font mur dans le ciel trop rouge de terre. La chaleur urine les chairs et tabasse la pensée. L'homme à la gandoura, un chasse-mouches en crin de jument en main, livre le bien. Il est noir d'ombre, de corps et d'esprit. Il porte la nuit en son corps. Il avance comme on rugit. Le ciel est ivoire, l'heure ébène. Il avance et lance son fouet au nuage. Claque le temps, chavire l'an, il flagelle le ciel, le cingle sept fois. Le ciel est noir, il se fend en sept corps sous la douleur. Le nuage éclate en mille misères, se fend en sept nuages de lame et d'acier qui portent les sept jours de la semaine et se répand de nuit en son chagrin. Il pleut, le ciel pleure. Que la terre soit prospère. Tel est le rite qui se grave à sang sur la peau des Esprits. Il pleut, la terre en son chaudron fournaise porte la récolte à venir au plus tendre de son ventre. L'éclair du fouet y porta la vie. La terre est gravide, l'arbre fertile. La terre saigne d'eau.

L'heure est bleue, l'air a haleine d'hyène, le chaud craquelle, le ciel est tourmente. Demain est dans la main d'hier. L'orage est dans les corps, la fièvre porte les âmes. L'air est sévère. La terre est misère. La mer cravache la terre de rage, elle la renverse et lui porte haine. Demain a honte d'aujourd'hui, la jungle respire comme on râle. L'homme à la gandoura d'or avance, il est le pas. Il avance à son habitude. Sur le rouge de la terre quand son corps tutoie la jungle, il s'arrête. L'ombre est devant lui, elle est sienne. Elle lui barre le passage.

Alors l'homme noir lève le bras et gicle le fouet. D'un coup en orgie de sons il fouette le ciel à moissonner la fureur et tranche en deux l'univers qui en siffle encore. C'est ainsi qu'est né l'espace et le son du monde. Et l'écho dans la lumière pulvérisée du monde. On dit que l'écho n'est que le raboutage du son éparpillé par la déflagration primitive. On dit, on dit.

Violence au firmament. Trouée dans le soleil éclaté de sept continents qui s'enterre sous la nuée pour cacher ses larmes de sang rouges du sang de la terre sacrifiée de douleur, scarifiée des griffes du chagrin. Le temps est puissant, le ciel sanglant. Il n'en finit pas de se déchirer dans l'écho du son que proféra le fouet dans les mille ricochets de son fracas. Le ciel n'est que brèche et se répand de mer. Oui la mer verse dans le ciel. Le monde est cataclysme et la nuit prospère, le jour n'y a plus que goût de mort. Au ciel dans le hurlement du monde accourt la lune qui pleure la nuit pour secourir le soleil en le cueillant en son croissant. Le ciel est noir. La lune et le soleil ne font plus qu'un au corps de l'univers. Le monde est blanc en incendie nucléaire aveuglé de tempête. Le temps brûle au ciel, l'heure est fournaise, la terre flambe, la chaleur gicle, éteindre l'incendie de la douleur. Le soleil est au sein de la lune. Le monde n'est qu'une boule en curée d'atomes incandescents, l'univers tient dans une main, il n'est plus que soleil.

Pour que la mer reprenne sa place et quitte le ciel, que la terre ne soit plus boule de feu mais connaisse le champ et le vert de l'herbe. Pour que le jour soit le jour et la nuit la nuit, l'homme noir, l'homme grand, l'homme bâti comme un jour, brandit son fouet et menace le feu. Le soleil est dans la lune. Le monde est fusion. Il est retourné au creuset de l'origine. L'homme est irradiation. Il lève son fouet plus haut que le ciel et frappe Fracas. Elle naît.

Elle. Elle naît. Elle est née des nuées. Elle porte la calebasse céleste dans la conche de son corps qui est la coque du monde. Elle porte ton nom. Ammīīīai mīaa. Elle baptise le jour. Elle est la forme de la femme. L'homme noir porte le monde sur la langue. Il te nomme. Tu es née. Amīīa est ton nom, Amīīa est ton corps. Tu es la déesse du fouet. Tu avances, tu avances en ton corps, je suis tout embrouillé de jungle. L'eau bouge dans mon ventre. Tu avances, tu es soleil. Tu avances, tu es soleil noir. Amīīa, le monde porte ton nom. Tu es née du monde, le monde est né de ton corps. Et je suis ton amour, je suis ton corps du monde. Amīa, la terre n'est plus que sein de caresses, l'air est mer douce, le temps couche avec l'heure et l'embrasse d'amour, la foudre est aux abois. L'horreur est dans l'orage autant dire foudroyée. La paix est lait sur le monde. Il ouvre la page du jour.

★

L'homme d'or, à la gandoura de terre, tourne sur lui-même neuf fois pour bâtir les nombres. Il s'arrête. Le temps est silence, la rumeur défunte, le rayon fulgurance. On peut compter le monde. Il porte le monde dans son regard. La foule du monde se dresse contre son corps. Il ouvre la main comme on libère l'ombre. Il ouvre son corps comme on lève son fouet. Il ouvre son regard et te porte. Et neuf servantes de cuisses lui sont livrées. Le monde est liane. Neuf corps d'amour livrés à la chair du plaisir. Le monde est luxuriance. Le temps immense et huile. Il porte la main sur leur sexe comme le soleil éclabousse la lumière et fructifie la terre. Démence des chairs dans le désordre des corps. Il impose ses trois membres aux chairs des trois jeunes vierges qu'il féconde d'ébène. Trois jeunes vierges qui vont naître à l'amour. Trois jeunes vierges qui sont données en appât aux Dieux pour tribut annuel et violées par le tambour. Demain est lumière et sang. Le monde résonne de sève, la terre est brûlot. Le tambour crée la forêt aux lianes de ses feuilles dans le vertige du son. Le ciel est incendie, la mer cendre. Pâle est le jour, il sent la nuit et la nuit porte l'orage qui enrage le tambour. Frappe, frappe le tambour. Le son se fait plus épais. La jungle murmure et brasse le vent. À la lisière du bois sacré une allée naît dans une amande, elle est lumière. L'homme noir, l'homme à la robe de feuilles d'or, tient la forêt dans son ombre. Il s'arrête, suspend son souffle et son rythme et cueille la branche de l'arbre. Cesse le tambour. L'homme noir au cœur de son ombre souffle sur le rameau et tu apparais. Tu sors de la forêt du cœur du halier, corps de lumière et ébène. Au ciel une étoile se lève et parcourt la mer de lait céleste. Graver ton nom dans l'étoile. L'homme noir à la pomme d'or cueille l'étoile au cœur de la nuit et te la tend des mains du ciel. Tu portes l'étoile au front. Le monde s'ouvre immense, le monde est lumière. Tu écorches la terre les doigts ouverts d'arêtes en ancre marine, tu déchires la terre du labour de tes ongles. Le champ n'en finit pas de croître de sillons sous la charrie de tes doigts. L'homme noir qui porte le monde sur la langue, t'a nommée à l'étoile. Tu portes le nom du ciel. Tu plonges tes mains en la terre et en sors la calebasse incandescente de blancheur, la calebasse de feu, elle est l'âme de la terre. Tu la poses sur le monde. Tu portes la calebasse céleste dans la conche de ton corps qui est la coque du monde. La terre porte son nom : Ammīīai. Aube sur le ciel, elle a baptisé le jour.

Elle est la forme de la femme. Elle allume le feu, la fumée monte au ciel, elle crée le nuage. Le ciel est un livre. Passe, passe le temps. Le temps que le ciel écrive ses nuages sur la peau de son livre, passe les ans. Tu ouvres la calebasse. Deux hémisphères séparent le monde. Tu ouvres en grand la calebasse, deux dômes illuminent le monde. Les deux coquilles du monde, le monde du bien et le monde du mal, qui tiennent la vie en leur conjonction. La coque de droite est tout immaculée de blanc, elle

est comblée de suif, elle porte le vif. Gras est le monde. La coupole de gauche est suie, plus noire que le plus noir de la nuit et que le corps des cendres. Elle porte la mort, elle est l'aride du sec. Tu tiens la calebasse dans ta main. Tu l'ouvres en plus grand encore et trempe tes mains au cœur du suif et de la suie, les mêles et les mélanges. Le monde est gris. La peur s'est enfuie. Tu les malaxes et les malaxes. La pulpe du suif et de la suie ne font qu'une chair mâchée de vie. Elle respire, elle lève, comme le pain de vie. Large est le soleil, liquide la mer. Liqueur le temps, humeur l'air, humide le ciel. Tu refermes la calebasse en sa richesse de pulpe. Les deux coques s'épousent à merveille. La calebasse est une. Tu la presses. Coule le lait de la calebasse, coule le lait qui rejoint la mer et la comble en sa conche. Le monde est immense. Naît la naissance.

Alors tu te penches sur la calebasse et lui portes l'ombre. Ton corps est ombre. La nuit est dans le jour et le jour borde la mer. L'ombre croît. Retourné est le monde. Le temps n'est que souffle. Tu brandis la calebasse et la fends en deux. Tu crées l'ombre qui sort de la calebasse. Elle prend forme. L'ombre se déploie et se déplie. Elle sort de sa chrysalide et naît au monde. Elle croît et prend corps. Ainsi est né le monde, de l'ombre de ta main, de l'esprit de ta chair, mon amour. L'effroi de la naissance court sur la lande. Le monde s'écrit sur la mer de la plume de ton corps. Tu es la femme écarlate. Le monde est sang. Le monde est naissance. Le monde est ton fils, ma reine.

Ma superbe. Lune en son dernier quart et donc déjà modeste. Ce jour est jour de lune. Elle apparaît noire à la fenêtre lumière. Hurle le ciel dans des voiles de nuées de chants mandingue.

Je t'aime. Tu es ma semence. Tu m'engendres. Tu m'enfantes à la vie. Avant, avant toi, il n'y avait pas de temps. Je ne connaissais pas le temps. Je vivais enfoui au fond de la vie, au plus obscur de la terre. Tu es ma croissance. Tu me fais germer, tu me boutannes et m'ouvres en fleur. Tu me fécondes. Tu m'enfantes à moi-même.

Tu es mon sacre. Tu es sacrée. Tu m'insuffles la force, la confiance et la crainte excitée et engages tout mon être. Tu me dissous dans un monde autre qui n'est que tension. Tu es mon honneur, débordant débordée. Je vis sans limite. Tu brûles tout interdit. Je ne sens plus rien, je suis senti, je ne sais plus rien, je ne suis plus que ta matière et ta chose. Je ne possède pas mais suis possédé. Je ne désire plus, je suis ton désir et vis à la forme passive. Je suis ton œuvre. En toi je sanctifie. Tu me combles et me damnes. Tu es mon corps. Tu es mon sacrilège.

Je m'abîme en toi, épandu, répandu, lourd d'amour jusqu'à l'anéantissement. Tu es mon espérance, ma chair. Mourir de ne pas mourir, mourir en ton corps. Tu es ma puissance. Tu es la source et l'estuaire et brode ma mort de jouissance à petite vie.

Lorsque j'aime, je suis plus grand et t'en remercie. Je te regarde et je touche l'infini. Je me baratte au plus obscur

des chairs. L'amour est une voix muette, un silence chaud et or que l'on touche et butine du cœur des lèvres. Il dialogue avec l'écho des lumières du ciel qui découvre pour la première fois l'univers. Quand je t'aime, je participe de la terre, je chante de l'harmonie du monde, fils aimant du cosmos. Je suis la source. Tu es la source, tu es l'amour. Je suis la voie de ton corps. Amen ! C'est étrange quand je te regarde dans le souvenir, que tu grimpes dans ma tête, je parle comme un curé, un curé païen enceinte du cosmos.

Émotion. Apparition. L'instant. Attente. Son image ré-  
vélée. Elle va apparaître. Elle est mon bonheur. Je ne  
peux pas vivre sans toi. Je n'ai plus de souffle. Je suis  
tout pagaille dans mon ventre. Je l'attends, elle sera là.  
Bientôt. J'en rêve. Je souhaite. Je le veux tellement, et si  
fort qu'obligatoirement elle apparaîtra. Sûr. Je le sais, je le  
sens, je le veux. Vite qu'elle apparaisse et ne me fasse par  
ronger les sangs et me laisse morfondre dans l'attente. Je  
la guette. Elle va apparaître à la fenêtre. Son image va se  
détacher sur le cadre de la fenêtre comme une icône. J'en  
suis malade de bonheur rien que d'y penser. Mon amour  
d'amour. Va m'apparaître. Je suis à Massabielle du bon-  
heur. Elle ne peut qu'apparaître, elle est la beauté, elle  
est la lumière. Elle est le soleil de la fenêtre et apparaîtra  
quand le soleil se lèvera à l'angle de la maison. Sûr et cer-  
tain, évident. Elle vidange mon corps rien que de penser à  
son corps. La voilà je le sens. Je vais la faire venir à force  
de ressasser, de la ressasser. Elle ne saurait tarder. Il est  
tôt. Sa perruque traîne comme débris de toison d'un mou-  
ton mort sur le rebord de la fenêtre. Oui elle porte per-  
ruque. Elle a la coquetterie très ancien régime très XVIII<sup>e</sup>  
comme beaucoup de négresses. Ne sois pas grossier ! Tu  
prétends l'aimer à l'adorer et tu la dénigres. Justement  
quand on aime à se damner, on est franc jusqu'à l'acide.  
Aucune retenue n'est permise. On peut dire le vrai sans  
fioriture jusqu'à l'aride. Quand on adore, on vit décapé de  
toute hypocrisie, au plus nu du vrai et je ne vais pas tra-  
vestir sa guenille à bouclettes en toison d'or et de lustre  
pour servir le bon usage des convenances. (Qu'y puis-je si  
son crâne s'amourache de relique dépiautée aux mèches  
en vinyle ? D'une dépouille lanugineuse avortée de pou-  
belle échouée sur le zinc éraillé de la fenêtre ? Comme  
une épave de chevelure en gravats crachée au coin de l'al-  
lège !) Hein ? Hein ? De toute façon elle ne va pas tarder  
maintenant, il se fait tard, elle ne saurait vivre dans son  
lit. Il va bien falloir qu'elle se lève à cette heure. Elle va  
être obligée de chercher ses cheveux. Oui, il faudra bien  
qu'elle aille la chercher sa perruque à frisettes plates. Il  
ne va pas tarder à pleuvoir. Et si elle la laisse à l'aban-  
don, elle sera plus délabrée que serpillière et sentira le  
musc au suif à hurler de dégoût. Elle va la perdre sûr ! Je  
sens déjà les premières gouttes. Dieu, pourvu qu'il pleuve  
qu'elle apparaisse, là, à l'instant, je le veux ! La voir. J'en  
suis malade. Elle vendange mon âme. C'est curieux, faut  
toujours qu'elle se massacre le crâne. Elle s'est installé  
une sorte de portière à rubans de plastique sur la tête.  
Elle trouve que cela la dessine coquette comme beaucoup  
de négresses, elle noue ses mini-tresses de spaghettis en  
plastique qui pendouillent comme un rideau anti-mouches

devant une porte, mais c'est erreur. Pourquoi faut-il tout  
le temps qu'elle se massacre ? Elle est si belle pourtant.  
Pour ne pas être trop belle, pour atténuer le désir qu'elles  
lèvent ? Par pudeur ? Oui sûrement ! Mais qui peut tomber  
amoureux de bouts de tuyaux dressés sur le crâne massa-  
cré en sillons de tresses ? Qui ?

Tu, je. Je n'ose pas lui dire. Lui dire lui dire. Lui dire  
vraiment. Qui oserait ? Et pourtant. C'est pas autre chose.  
Oui. Comment lui dire ? Non. D'abord pourquoi lui dire ?  
C'est tellement vrai.

Pourquoi les lèvres des noires sont-elles aussi belles ?  
Pourquoi les lèvres des noires sont-elles les plus belles ?  
Pourquoi les lèvres des noires sont ce qu'elles ont de plus  
beau ? La seule beauté de leur corps ? Pourquoi ? Parce  
qu'elles ont deux sexes. Oui. Absolument totalement. Elles  
sont l'amour. Elles sont deux fois l'amour. Parce que leurs  
lèvres ont la forme d'un sexe de femme épanoui d'amour,  
parce que leurs lèvres sont le sexe de la femme et portent  
l'amour en jouissance dans la voix, dans leur voix d'amour  
fourrure de velours. Ne pas lui dire ou elle m'arrache les  
yeux. Oui chez une noire la langue est la vulve, la ma-  
trice du monde et les lèvres, toutes les lèvres ouvrent le  
sexe, tous les sexes. Et faire l'amour avec une femme qui  
a deux sexes, c'est la béance. La béance du bonheur. Avec  
quatre lèvres la noire aime deux fois, d'amour. La beauté  
est noire. Deux bouches, deux sexes. La noire est le re-  
lief de l'amour. J'aime à m'épuiser de toutes ses langues.  
L'amour est noire, l'amour est deux fois noir. Une noire  
parle avec son sexe. Elle ne parle que de sexe, elle a  
deux bouches d'amour. Et quand tu parles avec une noire,  
tu parles d'amour et quand tu écoutes une noire, tu es  
à l'écoute de l'amour. Je suis noire d'amour. Elle est le  
temple de l'amour. Aïma, elle est la voix et le nom de  
l'amour, la double voie de l'amour. Et son corps est la  
voie d'amour. Aimer c'est prier. Avec elle on prie deux fois  
à quatre lèvres et mille bouches, à deux genoux et trois  
langues. Elle est l'encens. Quand tu aimes une noire, tu  
aimes mille femmes puisqu'elle a deux langues d'amour.  
Elle est le corps de l'amour, l'amour pluriel. Ah ! Que n'ai-  
je quatre mains pour l'aimer à mort d'amour ! Je suis son  
noir. Oh Dieu ! Si seulement j'avais deux sexes pour l'ho-  
norer !

Une pensée qui dure, est une pierre, une pensée qui bat,  
un baiser. Et l'amour la respiration de la pierre. J'aimé-  
rais être cœur de pierre. Mais ton cœur de pierre d'amour.  
Battre tout le jour pour ta vie, pour toute ta vie.

On peut dire mourir d'amour comme on dit mourir d'en-  
nui. Oui mais lorsque l'on meurt d'ennui, on ne fait que se  
prolonger, quand on meurt d'amour, on étouffe crucifié.  
Enfin si on est chrétien bien sûr.

Oui, oui, oui. Elle est déesse de savane et misère de  
jungle. Elle couche avec les forces obscures au souffle de  
la nature, celles qui lèvent le diable et engendrent les  
Dieux. Je l'aime comme on aime la foudre. Je l'aime élec-



trocuté, elle me torture aux tourments secrets de la terre noire. Aimer les noires elles révèlent les choses très anciennes, les choses très secrètes qui couchent avec le début du temps, et se ressourcent aux temps d'origines où l'esprit était pluriel et se confondait avec la chair, où l'âme était encore ensevelie émergente de la gangue des corps. Elle vous fond au monde et regorge de son être. Elle ranime l'animisme et les forces très cachées en son corps, la sève païenne qui me ressuscite de bonheur. Je communique au monde dans son corps, en sa chair noire d'amour. Je sens, je sais que lorsque les Dieux païens meurent, j'ai mal à l'âme et le monde chavire dans le chaos lubrifié à la haine. Elle est la chair d'amour, elle est cohésion du monde en sa chair vertu. Elle, sirène des mousses, lubrifie des méandres de son corps tous les liquides premiers, les liqueurs essentielles, les mares d'origine qui nouent le monde et l'abreuvent de vie dans la grouillante de la décomposition-composition originelle de l'amour. Elle se tient au mystère du monde, à l'origine de la vie vive. Elle est le relais de la force des Dieux à naître. Sa chair communie à leur naissance. Amïia. Chair de volcan. Au cœur de son sexe le mal est dans le bien, le mal est le bien. Sans femme noire pas d'initiation au monde. Le génie de la femme noire lit en sa chair les secrets de la voie lactée aux vortex de la mer et les ardeurs de la terre. Quand. Quand... Et tellement demain.

Hein ? Non ! Non tu n'es pas grosse, tu es pleine de tes chairs. Comment peux-tu te trouver grosse quand tu es au plein de ton corps ! Quand.

★

Le vent apporte l'Afrique et des peurs très anciennes dans l'aboiement des chiens. La canicule pisse sur les corps qui suent. Quand, mais quand pourrai-je rendre une visite à son corps ? Le noir est parfum.

Je n'ai eu... ? Juste quelques agaceries du minois, quelques chatouilles du bout des lèvres, elle butinait juste la devanture. Autant dire que des rognures de peccadilles, des brouilles d'amusettes. À pleurer. Juste quelques sourires en aumône, mais jamais elle n'a voulu tapisser mon âme. Elle ne s'est jamais donnée de tous ses sentiments, en ravage. Les femmes investissent en amour comme un banquier en bourse. Elles ont l'amour bourgeois et le gèrent comme un terroir. Mais moi je n'en ai pas eu pour mon bien, elle m'a quitté juste avant de m'aimer. C'est comme si elle m'avait aimé à vide. Pour rien, sans trace. Elle est partie avant même de venir. Elle a mis fin à notre amour avant même de l'entreprendre. Un crachat en pleine gueule elle m'a largué. Pire qu'une insulte. C'est plus qu'un manque de respect, c'est une honte, mais c'est moi qui porte la honte. Gravée.

Quand l'amour s'éteint, on se retrouve tout gris, tout épuisé de triste, très, très vieux. On porte sa propre mort dans le consumé des jours. On est un petit Mercredi des Cendres qui aurait un petit goût de Toussaint lové sur sa propre tombe. On tombe toujours en amour. Quand il naît, on tombe vers le haut, c'est une ascension. Quand il meurt, on chute vers le bas en damné, c'est l'enfer. On est crucifié de déchéance.

Tu pars, tu pars et je suis amputé.  
Je vis assassiné.  
Elle est mon deuil.  
Et en plus il pleut.  
Tu es partie et la mer est moins bleue.

Oh merveille ! Merveille des merveilles ! Est-ce possible ? Je n'y croyais plus. Elle est revenue ! Elle. Souffle coupé. Au comble de l'émoi. Je suis aux anges. Elle m'a appelé. Je n'y croyais plus. Je croyais que c'était cassé. Je n'ai même pas pu le vivre sur le moment tant j'étais anéanti de folie. Hier, hier ! Hier, elle m'a appelé et ça m'a rongé de bonheur. Elle ne m'avait pas appelé depuis un mois. Je savais que notre amour était rompu. Mais elle m'a appelé. Tout recommençait. Je, je, je. Bafouillé. J'en suis muet. Je, je ne peux plus parler. Ne pas en dire plus tant je suis asphyxié de plaisir. Comme assommé de bonheur. Tout bête. Je me noie dans mon souffle. J'en perds la voix. J'en perds le sens. Je, je, j'en reste coi. Je vais ériger un temple au téléphone ! Oui ! Oui ! Oui ! Promis, juré, crachouillé ! Elle me détruit de bonheur. Je suis illuminé comme une vitrine de magasin. Elle m'aime. Enfin elle m'aime encore un peu. Enfin il y a encore un reste. Elle m'a appelé, je ne suis pas mort. Essoufflé d'amour. Les mots, les mots... Étouffé, suffoqué de joie. Je. Je. Je... Elle. Elle, elle, elle... Folie.

Oh ! Pourvu qu'elle me rappelle.

Et si tu n'avais aimé que toi à travers elle ? Qu'y aurait-il de honteux ? N'est-ce pas le propre de tous les amours ? Rien de honteux bien sûr mais beaucoup d'inutile.

Je suis malade d'amour de le porter en bandoulière, solitaire. Aimer c'est toujours un peu désespérer. Oui, mais j'espérais désespérer à quatre mains. Et deux âmes.

Et si la sève de ma vie n'était que songe ?

Elle a pris l'ascenseur. Tes cheveux en auréole tout autour, tout autour batifolaient encore d'amour. C'est idiot mais. Mais à mesure que tu descendais, je savais que notre amour chutait. Que c'était la dernière fois que tu m'aimais, que je t'aimais, je veux dire physiquement. Et toi qui descendais et qui descendais, magnifique, incandescente de beauté... Oh Dieu ! C'était atroce de délices, je portais déjà le deuil de ton corps. Et toi tout de blanc vêtue. Toi la noire qui descendais dans un grand et ample manteau immaculé qui t'enveloppait jusqu'aux pieds et te baptisait blanche. Je n'avais jamais rencontré Dieu, je ne

l'avais jamais touché mais je le voyais. Il était ton corps. Déesse.

C'était l'hiver. Et toi la noire d'ébène et de jungle, toi la noire noire, tu portais la neige. J'étais malade d'amour. Je savais que c'était notre dernier regard. D'ailleurs tu étais déjà partie, tu avais mis des cheveux neufs. Oui, des cheveux ourlés de boucles en diadème, tissés de frissons en auréole et griffés de petits nœuds qui butinaient ta tête comme lucioles. Noirs, noirs, tout noirs de boucles toutes laquées des soins appliqués de tes mains, toutes huilées des caresses lustrées de tes doigts qui rutilaient sur l'immaculé du manteau. Cela tenait de l'ivresse. Ce...

Son manteau tout blanc n'arrêtait pas de descendre et illustrait un corps de noire. Il lui portait la neige au cœur de l'hiver qui descendait. C'était la féerie du monde et en même temps ridicule comme image d'Épinal. Non pire ! Pire ! Comme Las Vegas strass chez Macdonald. Comme une Blanche Neige caraïbe Walt Disney. Du mauvais goût le plus souverain. Mais celui qui lève le désir en démesure. En orgie.

La noire, l'immaculée du manteau au corps noir de neige descendait. Mais c'était la fin. Tu n'arrêtais pas de descendre dans l'ascenseur et de partir. En vertige. Elle est partie. Elle est pas revenue. Le temps s'est arrêté. Je suis petite mort.

Oh ! Oh ! Je m'en souviens, je m'en souviens ! Ses lèvres de noire sont le cœur de l'amour. Et quand elle sourit sa braise.

Et ses cils ! Dieu ! Un seul de ses regards recourbe le monde.

Elle est là ! Je le sens. Je le sais de nez. Son odeur me captive. Je la sens. Non pas réminiscence et corps de mémoire. Non non ! Mais elle bien présente, je la sens, je vis sa trace. Elle me hante de nez. Oui son odeur de pois grillé, là sur moi, en moi qui m'envahit, elle n'est pas loin. Et pas seulement dans ma tête. Je la sens, je la hume. Son odeur de pois grillé qui crisse la noix de cola dans des dérivés de salive salée et des entrepôts de lagune. C'est elle. Son parfum de pois grillé verte de petit bois humide en ramoné de cuisse me chavire. Non elle ne peut pas ne pas être là puisque je la sens, qu'elle meuble tout mon nez ! Elle est partie définitif. Juste son sillage qui hante ma mémoire. Elle est liquide, fragrance de souvenance. Tout en partance et jamais en revenance, jamais. Son odeur mais c'est mon corps ! Si seulement, si seulement elle m'avait laissé un chemisier tout imbibé de sa senteur en partant. Si seulement. Je serais moins seul et pourrais meubler ma peine.

Oh ! Et sa main qui picorait sa chevelure à mesure qu'elle descendait aspirée par la cage de l'ascenseur et qu'elle s'encense de beauté et des doigts dans la glace de l'ascenseur. Elle, la toute noire et la toute blanche de manteau avec ses nouveaux cheveux tressés de boucles noires.

Blanc noir, noir blanc. Sa beauté joue toujours de tous les contrastes.

Se souvenir je n'aime pas. Se souvenir c'est toujours un peu écrire sa mort. Et c'est si long dans la peine. Si définitif. Elle est partie. Je n'aurais pas dû me souvenir. Ca vous déboise l'avenir.

Je n'aurais pas dû la nommer. Je n'aurais pas dû lui porter un nom. Amia. Je n'aurais pas dû. Les choses nommées meurent aussitôt. Lorsque le nom est posé, la chose ne frétille plus et l'amour meurt. C'est si fragile l'amour, il ne faut jamais l'épingler. Je l'aimais à folie mais quand je l'ai nommée, ça lui a fait peur, c'est comme si je l'avais liée et lui avais porté la prison. Il ne faut jamais nommer ceux que l'on aime. On n'a pas le droit de clore. Je n'aurais pas dû et j'avais cru bien faire. Nommer c'est s'approprier et ça elle ne supporte pas. L'amour c'est migrateur.

Elle n'a toujours été qu'absence. On ne souffre pas d'une absence qui ne fut jamais présence. Le dépit ne hurlera pas dans mon ventre. Refuser le souvenir. Je suis cendre, scorie. Elle m'a volé un morceau de moi, je ne supporte pas. Un chagrin d'amour vous crucifie mais est toujours égoïste. C'est la perte de moi que je pleure. Surtout qu'elle m'a volé un gros morceau de moi. Je ne savais pas que l'on pouvait vivre mort si longtemps. Elle me fouaille le cœur, à m'empaler le nombril et me déliter le sexe. Je vis à mort. Ou plutôt mort à vie.

Elle est un souvenir, elle n'est plus qu'une absence.

Amia quel est ton nom ? Je veux dire quel est le nom de ton corps ? Je ne sais plus. Je veux dire. Quel est le nom et le goût de ton corps ?

★

Vendredi 29 novembre. La lune décroît en son croissant. Avant-hier elle croisait son dernier quart. Saint Saturnin. Le ciel se cisaille de bleu. Le soleil danse les nuages. Le ciel est dans le ciel. Le soleil boit la fenêtre. Les âmes rissoient, le temps pardonne. Il faudrait donner un autre nom à la mer que le bleu. Elle est passée, les arbres sont plus noirs. Le soleil s'abandonne à la sueur. L'air est carresse, triste. Il aveugle les heures. La fenêtre ruisselle de bégonias. L'après-midi se dore au soleil à cramer. La chaleur s'épuise de chaleur, elle divorce des corps. Les nuages portent l'ombre comme on sourit. Le parc se rafraîchit de vent. L'heure est au soleil, le temps liquide, le ciel aventure, morte, le soleil or en détresse. Un petit nuage est grimace. Le vent chante le jour. La chaleur est blonde, les avions scarifient le ciel, le vert est une onde. Hier est un

peu demain. Le bruit assassine la ville en envenimant le jardin. Elle doit faire la cuisine à cette heure ! Que ne puis-je mijoter de bons petits plats dans en son corps !

★

Samedi 30 novembre. Saint André, le jour porte sa croix en X. Lune incisive, elle tranche le ciel en brèche. Il y a trois jours elle partageait son dernier quartier. Le temps est mort aujourd'hui, indifférent à la vie. L'amour est absurde, toujours tissé d'espérance qui le bâtit. Il fait si pâle ce jour, que tes mots sont interchangeable tant tu es sacrée. Le oui est dans le non et le plus dans le moins et le non dans le nom. Et haine et aime se touchent, couchent dans la même couche. Le ciel est tapis de gris et grisaille en terne. Mais un terne qui porte la lumière dans un ciel qui joue le bleu d'orage. Le ciel respire en spasme humide d'automne, comme une attente qui ébrèche l'âme dans l'air givré d'haleine. Il pleut. Le ciel a perdu son innocence. Pourvu qu'il ne détrempe pas l'élue de mon cœur, elle serait toute défaite de beauté. Non cela point ne risque, elle n'est pas sortie ce matin. Midi moins vingt. Certains disent que pleuvoir c'est un peu sourire et beaucoup pleurer, ils n'ont pas tort. Comment une noire, une fille soleil, peut-elle supporter tant et tant de pluie toujours sans se ruiner de sourire ?

*(Dimanche 1<sup>er</sup> décembre. L'Avent s'inaugure, on va commencer à vivre dans le triste. Lune courant vers le modèle réduit de sa forme, elle sera neuve, elle connaîtra la mort, défunte et la défaillance de son corps. Le froid est descendu sur nos corps comme prédateur fond sur sa proie. Froid partout et en tout, dans le ciel et dans les cœurs. L'air est frigide, sa gueule glace le monde. Le ciel une plaque plombée d'argent mort, il est orage de glace. Qu'il est beau lorsqu'il est colère. Le vent porte le froid. J'ai l'âme en chair de poule et la peau de même. Éclat de lumière dans l'œil mais au plus froid du monde. Le ciel se lit cruel. Il y a des virgules dans l'air. On ne dit jamais assez les choses longues. L'air est lâche, l'heure alanguie et le temps paumé. Le ciel tutoie la terre, le vent est petite folie. J'ai mal à l'heure. La nuit tombe dans la nuit. L'heure attend la nuit. La neige arase. Le ciel est si pâle qu'il tombe dans la glace. L'hiver n'est pas tant l'enfer que la petite mort. Elle sent l'oubli. J'aurais aimé promener mon chien.)*